



N°28 · 11.07.2025 · 72. Jahrgang

Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

„Geescht vum Kompromëss a vum Nolauschderen“

Premier Luc Frieden versucht Tripartite. Am Mittwoch brachte er die UEL gegen sich auf

Sans filet

La réponse politique au défi de la réglementation du travail via des plates-formes numériques comme Wedely se fait attendre tandis qu'au tribunal, les affaires s'enchainent

Feiern mit Cabral

Einst waren kapverdische Gastarbeiter hierzulande nicht willkommen. Der Großherzog unterstrich diese Woche bei einem Staatsbesuch auf dem Archipel die Freundschaft zwischen den Kleinstaaten

WIRTSCHAFT

La richesse de la nation

La plus grande station-service d'Europe passe entre des mains koweitiennes. En toile de fond, des recettes publiques clés tirées de l'essence et du tabac

FEUILLETON

„Y'all made my dream come true“

Justin Timberlake lud auf der Luxexpo zum Oldschool-Eskapismus ein



« Ex Libris »

IIII Bernard Thomas

Ce lundi, Claude Conter a présenté son *contingency plan*. « Wenn's hart auf hart kommt », il pourrait avoir besoin « de bons arguments face au ministère des Finances », a-t-il glissé lundi, en conclusion d'une conférence de presse. Le directeur de la Bibliothèque nationale (BnL) pressent que les légitimations classiques de l'« accès à l'information » et de la « cohésion sociale » ne feront plus forcément le poids si la machine à croissance venait à se gripper. Il a donc tenté d'étayer la valeur économique de la BnL : Un euro investi générerait une « plus-value » de 3,34 euros pour les usagers. Pour arriver à ce montant (fictif), la BnL a dépensé de l'argent (réel). Le sondage et la campagne afférente (brochure, graphiques et traductions) ont coûté 144 616 euros, dont 52 650 payés à « BMS – Marketing research & strategy ». La firme de consultance munichoise a aligné les adjectifs dithyrambiques, ce lundi, pour décrire la performance de son client : « fantastisch », « erstklassik », « sensationnell », « einfach hervorragend ». 2 166 utilisateurs de la BnL (sur un total de plus de 40 000 lecteurs inscrits) ont pris la peine de remplir le questionnaire. Leurs retours sont enthousiastes. Il s'agirait du « meilleur benchmark » jamais atteint, et ceci de très loin, assurent les consultants bavarois. Cela en devient presque gênant. On peut y voir une forme de compensation narcissique. Car si la BnL était une firme privée, elle serait célébrée sur LinkedIn comme « fleuron national » qui a réussi le grand écart entre l'analogue et le digital. Sa gigantesque base de données eluxemburgensia.lu est en constante expansion et a révolutionné l'historiographie luxembourgeoise.

Or, en prétendant quantifier un retour sur investissement, Claude Conter s'engage sur une pente glissante. C'est l'accord de coalition qui lui a indiqué la direction : « La culture étant elle-même considérée aussi comme un vecteur économique, le gouvernement va initier une étude pour mesurer sa contribution à l'économie nationale », y lit-on à la page 185. Claude Conter joue le jeu. En *new public manager*, il dit assumer « le devoir de l'avant-garde » : « Nous ne devons pas avoir peur de ces discussions ». Assis à ses côtés, le ministre libéral de la Culture assure ce lundi ne forcer aucune institution culturelle à copier l'exemple de la BnL. Or, l'initiative de Claude Conter fait monter la pression sur l'ensemble du secteur. Les calculs de BMS peuvent pourtant être contestés. Ils se basent sur la « méthode d'évaluation contingente », qui assigne une valeur monétaire aux biens non marchands tels que l'environnement ou la culture. Les citoyens-utilisateurs de la BnL ont été sondés comme s'ils étaient de purs agents économiques. On leur a soumis différents scénarios : Si la bibliothèque ne recevait plus de fonds publics, combien seraient-ils prêts à payer ? (Le montant moyen cité est de 28 euros par mois.) Si la BnL venait à fermer, quelle serait une compensation appropriée ? (589 euros par mois.)

Cette légitimation comptable reste relativement puérile. L'argument d'un service public démocratique, que Conter développe par ailleurs, est bien plus pertinent et efficace. On touche ici à ce qui fait l'âme des bibliothèques : Il s'agit d'un point d'ancrage scientifique, culturel et social. Ce lundi, Conter a évoqué les demandeurs d'asile qui trouvent dans la salle de lecture une ambiance sereine, qui fait souvent défaut dans les foyers d'accueil. Il a également parlé des sans-abris qui, durant les mois d'hiver, fréquentent la salle de lecture « parce qu'ils peuvent y être au chaud » : « Pour nous, c'est parfaitement normal ; cela en fait partie. Nous n'allons pas exclure ces gens. » Il suffit de s'y rendre pour le constater : La BnL est un événement de masse, un *happening* quotidien. Tous les jours (sauf dimanche), des centaines de lycéens et d'étudiants s'approprient cet immeuble qu'ils ont transformée en lieu de vie, d'études et de sociabilité. (En 2024, plus de 322 000 entrées en salle de lecture ont été comptées.)

Cette grande bibliothèque, la première jamais construite par l'État luxembourgeois, était présentée comme « Wohlfühlbibliothék » en 2013. Sur les bancs de l'opposition, cette qualification n'avait pas manqué de faire sourire. Mais, douze ans plus tard, l'immeuble (situé entre les sièges d'EY et KPMG) apparaît comme un des seuls tiers lieux qui fonctionnent. Comme pour le tram, la BnL a favorisé l'éclosion d'une nouvelle forme d'urbanité, à des années-lumière du provincialisme d'antan. Et comme pour le tram, c'est l'offre qui a créé la demande. Ce qui pourrait servir de leçon aux édiles locaux, qui restent très réticents à ouvrir des bibliothèques municipales. ●



„Geescht vum Kompromëss a vum Nolauschderen“

IIII Peter Feist

**Premier Luc Frieden versucht Tripartite.
Am Mittwoch brachte er die UEL gegen sich auf**



LCGB-Präsident Patrick Dury
begegnet UEL-Präsident Michel Reckinger

Luc Frieden mag keine Tripartite. Doch die Dramaturgie des Treffens von acht Minister/innen mit dem Unternehmerdachverband UEL und den drei großen Gewerkschaften OGBL, LCGB und CGFP war die einer Tripartite. Mit der zeremoniellen Ankunft der Teilnehmer. Mit der großen schwarzen Tür zum Staatsministerium, die für elf Stunden zu blieb. Mit dem kurzen Pressetermin am Donnerstag um zwei Uhr morgens und der Vertraulichkeit, die über Details des Treffens vereinbart wurde.

Tripartite-Sitzungen aber müssen vorbereitet sein. Das elfstündige Treffen am Mittwoch war es nicht. Es diente vor allem dazu, den Premier vor Schaden zu bewahren. Hätten Gewerkschaften oder UEL die Sitzung verlassen oder die Regierung sie abgebrochen, wäre nicht auszuschließen gewesen, dass OGBL und LCGB für den Herbst einen Generalstreik vorbereitet hätten. Luc Frieden, der gern von sich behauptet, zu besonderem Leadership fähig zu sein, könnte dann aussehen wie ein Chef, der nichts mehr kontrolliert.

Den Eindruck, dass er die Kontrolle hat, versuchte er am Ende des Treffens zu verbreiten. Die Gewerkschaften bekamen zugesichert, dass die Regierung nicht daran denke, ihnen das Exklusivrecht zum Abschluss von Kollektivverträgen und innerbetrieblichen Konventionen zu nehmen. Auch die Inhalte der Konventionen und Verträge sollen nicht aufgeweicht werden. Man braucht nicht besonders viel Fantasie, um sich vorzustellen, dass diese Zusage die Regierung eine Menge gekostet hat. Im Koalitionsvertrag steht immerhin, die Mitbestimmung in den Betrieben

werde modernisiert, sodass Gewerkschaften dabei künftig nicht mehr unbedingt eine Rolle spielen müssten. Mit „neutralen“ Personaldelegierten zu verhandeln, ist eine sehr alte Forderung der Unternehmerverbände. 1935 hielt das *Écho de l'industrie*, Organ der Fedil, fest, die in den Unternehmen gewählten Arbeitervertreter verstünden besser als Gewerkschaftsfunktionäre den Markt, auf dem ein Betrieb agiert, seine Möglichkeiten und Schwierigkeiten. Das *Tageblatt* berichtete 1939, wie Handwerksfirmen sich weigerten, mit Gewerkschaftern zu verhandeln: Das komme einer „Einmischung betriebsfremder und betriebsunkundiger Elemente“ gleich.

OGBL und LCGB hatten die Forderung nach Beibehaltung des Exklusivrechts zu Verhandlungen zu einer „roten Linie“ erklärt. Gebe die Regierung in diesem Punkt nicht nach, „gehen wir“, drohte OGBL-Präsidentin Nora Back vor dem Treffen am Mittwoch. Dass die Regierung zugesagt habe, am „Status quo“ tatsächlich nichts zu ändern, sickerte relativ früh an die Journalisten durch, die im Pressesaal der Kooperations-Direktion warteten. *Land-Informationen* nach, stand diese Zusage an die Gewerkschaften aber bis weit in die Nacht nicht fest. Dazu passt, dass UEL-Präsident Michel Reckinger darin am Ende des Treffens nur eine „Meinung“ der Regierung erkennen wollte. Und betonte, „unsere Meinung“ sei das nicht. Der Unternehmerdachverband sehe diesen Punkt als Teil des „Pakets“, über das am Montag weiterverhandelt werden soll.

[...]

„Gut, dass wir
miteinander
reden.“ Premier
Luc Frieden vor
dem Treffen am
Mittwoch

Oliver Helmes

[Fortsetzung von Seite 3]

Doch auf Luc Frieden war der Druck immer größer geworden. Dass er in seiner Erklärung zur Lage der Nation am 13. Mai herausposaunte, die Beitragsjahre für eine vorgezogene Rente würden verlängert, ließ ihn nicht nur auf den achten Platz in der Beliebtheits-Skala des „Politmonitors“ abstürzen. Es lieferte den Gewerkschaften aus dem Privatsektor auch das mobilisierende Thema für ihre Kundgebung am 28. Juni. Hätte er im *état de la nation* zu den Renten seinen Mund gehalten, hätte er mit einiger Wahrscheinlichkeit gegen OGBL und LCGB durchregieren können. Doch angewichts der 14 000 bis 22 000 Teilnehmer an der *Maniff* geriet er in die Defensive. Koalitionspartner DP riet öffentlich zum „Sozialdialog op Aenhéicht“. Am Montag bei der parlamentarischen Bilanzpressekonferenz der DP nannte Fraktionspräsident Gilles Baum den Sozialdialog „ee vun de wichtegsten Atoute fir déi wirtschaftlech Entwicklung an e gutt Zesummeliewen“. Beim Treffen am Mittwoch spielten DP-Minister, *Land*-Informationen zufolge, eine entscheidende Rolle, dass die „rote Linie“ der Gewerkschaften am Ende tatsächlich nicht überschritten wurde. Dass Xavier Bettel um zwei Uhr morgens munter zu Protokoll gab, es herrschten „keine Flitterwochen“ zwischen CSV und DP, aber die Ehe sei gut, Luc Frieden danebenstand und einwarf, „do kann ech dem Vizepremier nëmme recht ginn“, war bezeichnend. Frieden reagierte auf Bettel. Als sei dieser der Chef. Jedenfalls einen Moment lang.

Dabei hatten CSV und DP natürlich gemeinsam abgemacht, Luxemburg zu „modernisieren“. Sie standen zusammen für einen Politikansatz, der *business friendly* sein soll, und Luc Frieden sprach nicht für sich allein in seiner Regierungserklärung zum Amtsantritt am 23. November 2023, als er das Credo verkündete, wenn es einem Unternehmen gut gehe, gehe es dessen Besitzer gut, den Angestellten und dem ganzen Land. Der Modernisierungsansatz im Koalitionsvertrag, von den Änderungen bei den Kollektivverträgen bis hin zur Sonntagsarbeit im Einzelhandel, soll hierzulande nachholen, was in anderen EU-Ländern längst geschehen ist. Anderswo endete die Ära von Sozialdemokratie und Sozialpartnerschaft in den Achtzigern und Neunzigern. Dass Luxemburg den Eindruck erwecken kann, sie dauere an, ist hohen Steuereinnahmen aus den

Gewinnen von Banken und Soparfi und der Abonnementtaxe aus der *Fongenindustrie* zu verdanken. CSV und DP vereinbarten, die Sozialdemokratie abzutragen, so weit das durchsetzbar wäre. Was die UEL sich schon lange wünscht und mit dem Präsidenten der Handelskammer als Premier zum Greifen nah glaubte. Zu welchen Spannungen das geführt hat, sah man am Mittwoch beim Handschlag von UEL-Präsident Michel Reckinger und LCGB-Präsident Patrick Dury.

„Keen Dossier ass zou!“, insistierte Reckinger am Donnerstagmorgen. Die UEL sieht die Repräsentativität der Gewerkschaften als Teil eines „Pakets“. Dass die Regierung einen Rückzieher macht, wenn am Montag Runde zwei der Gespräche stattfindet, ist nicht zu erwarten. Doch die Unternehmervertreter werden alles daran setzen, sich von ihr teuer bezahlen zu lassen, was sie den Gewerkschaften zugesagt hat. Einen Preis werden sie bei den Renten verlangen, über die der Austausch am Mittwoch noch nicht weit reichte. Wahrscheinlich auch zur Arbeitszeitorganisation, die ins Ständige Beschäftigungskomitee CPTÉ ausgelagert wurde, in dem OGBL und LCGB ihre Politik des leeren Stuhls beendet haben. Vielleicht auch zu den Öffnungszeiten im Einzelhandel.

Am Donnerstag in der Abgeordnetenkammer hatte Luc Frieden einige argumentative Not, das Zugeständnis an die Gewerkschaften als Teil seines Modernisierungsansatzes zu verkaufen. „Wir brauchen eine Wirtschaft, die läuft, die Reichtum und Arbeitsplätze schafft.“ Nicht alles, was die Wirtschaft moderner mache, sei in der Runde am Mittwoch diskutiert worden, doch für jeden Aspekt davon brauche man „den Sozialdialog“. Dass am Ende die Regierung entscheide, proklamiert der Premier schon lange nicht mehr. Stattdessen verschrieb er sich in seiner Regierungserklärung nach der Tripartite, die nicht so heißen sollte, dem „Geescht vum Kompromëss a vum Nolauscheren“. Er habe vernommen, was „auf der Straße“ und im Parlament gesagt wurde.

Luc Friedens Position ist geschwächt. Dass die Opposition die Gelegenheit ergreifen würde, mit dem Premier rhetorisch abzurechnen, konnte man erwarten. Doch aus den Mehrheitsfraktionen kam ebenfalls kaum verhüllte Kritik. CSV-Fraktionspräsident Marc Spautz beglückwünschte

Beim Treffen am Mittwoch spielten DP-Minister, Land-Informationen zufolge, eine entscheidende Rolle, dass die „rote Linie“ der Gewerkschaften tatsächlich nicht überschritten wurde

Frieden für seine Zusagen an die Gewerkschaften. Die seien „eine gute Basis für weitere Diskussionen“. Sozialen Frieden könne man nicht „von oben her dekretieren“. Es könne nicht nur „darum gehen, seinen Punkt durchzubringen“, fügte er, vielleicht vorsichtshalber, „persönlich“ an.

DP-Fraktionspräsident Gilles Baum schmierte Luc Frieden ungerührt aufs Brot, dass „die vorige Regierung“ das Land durch „ganz große Krisen geführt“ habe, und nannte den Sozialdialog „das As in unserem Kartenspiel, wenn es um die Attraktivität des Landes geht“.

Da war sie, die Frage: Kann Luc Frieden Tripartite? Auch, weil Marc Spautz das Treffen vom Mittwoch zweimal Tripartite nannte, vielleicht weil der Begriff ihm näher ist als dem Premier. Die Opposition ist sich nicht sicher. Der LSAP-Abgeordnete Georges Engel hielt Frieden vor, unfähig zu sein, Fehler einzugestehen, wie im RTL-Fernsehen am Abend des 28. Juni. Sam Tanson von den Grünen dozierte: „Sie haben nun bis Montag Zeit, das Terrain vorzubereiten.“ Die Kuh sei noch nicht vom Eis, zu Renten und Sonntagsarbeit sei alles noch unklar. Es gehe auch um die Glaubwürdigkeit der Regierung. Wer hätte gedacht, dass Luc Frieden sich so etwas würde sagen lassen müssen? Wo er doch im Wahlkampf behauptet hatte, am besten zu wissen, was „Leadership“ ist. ●

Die Stimmung zwischen Premier und UEL scheint vor dem Treffen herzlicher als die gegenüber dem Front syndical



„Wou de Schung dréckt“

IIII Claire Meyers

Wozu dient das Jugendparlament?

Am Freitag vergangener Woche leitete der Präsident der Abgeordnetenversammlung Claude Wiseler die Sitzung nicht alleine. Rechts neben ihm in der Bank saß Niels Huberty, der Präsident des Jugendparlaments. Auf der Tagesordnung stand das jährliche Hearing, bei dem das Jugendparlament seine Resolutionen vorstellt.

Beim Jugendparlament handelt es sich um ein Projekt des Jugendrates, der es organisatorisch und pädagogisch unterstützt. Es besteht aus einem Exekutivbüro, das die Leitung innehat, sowie fünf festen Ausschüssen, die im Zeitraum von Oktober bis Juni jeweils eine Resolution ausarbeiten. Die Institution bietet ihren momentan 157 Mitgliedern die Möglichkeit, junge Menschen zu repräsentieren und dabei politische Akzente zu setzen. Durch das jährliche Hearing können die Jugendlichen sich mit der nationalen Politik austauschen und mitteilen, „wou de Schung dréckt“, wie Wiseler zu Beginn der Sitzung sagte.

Die Sitzung begann am Freitagmorgen mit der Resolution des Ausschusses für Auswärtige und europäische Angelegenheiten, Verteidigung, Entwicklungshilfe und Immigration. Die Resolution war der Reform der demokratischen Prozesse in der EU gewidmet. Das Jugendparlament fordert mehr Transparenz und Demokratie, zwei klassische Kritikpunkte, die der EU nicht zum ersten Mal vorgehalten werden. Die Resolution greift Desinformation, mangelnde Transparenz in Sachen Lobbyismus und undurchsichtige Gesetzgebungsprozesse auf. Interessant ist der Vorschlag, das Amt der Kommissionspräsidentin durch Direktwahl zu besetzen. Das würde klar zur Transparenz beitragen, riskiert aber, dass EU-Bürger/innen sich eher an Nationalitäten als an Inhalten orientieren würden. Wie das Beispiel von Nicolas Schmit, 2024 Europa-Spitzenkandidat der Sozialdemokraten, gezeigt hat, sind viele zentrale Persönlichkeiten sehr unbekannt außerhalb ihrer Herkunftsländer.

Welches Thema ein Ausschuss bearbeitet, legen seine Mitglieder in einer Abstimmung fest. Die Renten standen nicht zur Diskussion

Anschließend stellte die Vorsitzende des Ausschusses für Wirtschaft und Arbeit dessen Resolution zur Vollendung des EU-Binnenmarkts vor: mehr Wettbewerbsfähigkeit, mehr Investitionen, eine Vier-Tage-Woche und mehr Handelsabkommen, wie etwa Mercosur. Damit bleibt die Resolution den neoliberalen Tendenzen der EU-Wirtschaftspolitik treu. Klimaschutz oder nachhaltige Energie fand keinen Platz in der Resolution, wie auch die Abgeordnete Sam Tanson von den Grünen anmerkte.

Dass der Schwerpunkt auf der EU-Ebene lag, wenn national Themen wie die Renten hochaktuell sind, ist interessant. Verständlich sei es auch, erläutert Jugendparlamentspräsident Huberty im Gespräch mit dem *Land*: Bei der Auswahl der Themen werde auf die Aktualität geachtet. Entscheidend seien aber die Interessen der im Durchschnitt 17-jährigen Mitglieder des Jugendparlaments. Welches Thema ein Ausschuss bearbeitet, legen seine Mitglieder in einer Abstimmung fest. „Die Renten standen bei der Themenauswahl nicht zur Diskussion“, erläutert Huberty, betont jedoch, dass es sich trotzdem um „ein wichtiges Thema für junge Menschen“ handle.

Weiter ging es mit einer Resolution zur Verbesserung der Mobilität sowie einer zur Reform von Praktika. Die traf bei vielen Abgeordneten auf Resonanz. „Bei mir rennt Dir domadder oppen Dieren an“, reagierte die sozialistische Abgeordnete Francine Closener.

Den Abschluss machte der Ausschuss für Chancengleichheit, Integration, Kultur und Jugend mit einer Resolution zur Unterstützung und sozioökonomischen Wiedereingliederung von Wohnungslosen. Vor dem Hintergrund der kommunalen Bettelverbote kann die Resolution als unterschwellige Kritik daran verstanden werden. Niels Huberty unterstreicht, es gehe in der Resolution primär darum, „wie man Menschen wieder in die gesellschaftliche Mitte zurückführen kann“.

Seitdem das Jugendparlament 2008 ins Leben gerufen wurde, hat es sich zu einer Art Sprungbrett für die nationale Politik entwickelt. Die EU-Abgeordnete Martine Kemp von der CSV war in der Periode 2011-2012 Vizepräsidentin des Jugendparlaments. Jana Degrott von der DP war von 2014 bis 2015 Generalsekretärin und Jessie Thill von den Grünen, die von 2022 bis 2023 Abgeordnete war, gehörte von 2014 bis 2015 dem Exekutivbüro an. Auch die Abgeordneten Djuna Bernard von den Grünen und Alex Donnersbach von der CSV, die beide am Freitag anwesend waren, haben sich im Jugendparlament engagiert. Die Mitglieder des Jugendparlaments sind an parteipolitische Neutralität gebunden. Sie dürfen Mitglied einer Partei sein, aber Parteiämter zu bekleiden und sich öffentlich zu Präferenzen ihrer Partei zu äußern, ist ihnen nicht erlaubt.

„Es ist kein Geheimnis, dass viele nach einer Mitgliedschaft im Jugendparlament in die nationale Politik übergehen“, meint Niels Huberty. Er persönlich wolle sich aber vorerst auf sein Studium konzentrieren. Bei der Wahl der Studienrichtung habe seine Zeit im Jugendparlament eine grundlegende Rolle gespielt. „Vorher wollte ich Ingenieur werden, jetzt studiere ich Security Studies.“

So gesehen, habe das Jugendparlament seine beruflichen Aspirationen maßgeblich definiert, „und ich bin mir sicher, dass ich nicht der Einzige bin, dem es so geht“, erläutert er.

Richard Gerdemann, Vize-Generalsekretär des Jugendparlaments, berichtet dem *Land* von ähnlichen Erfahrungen. „Das Jugendparlament hat eine ausschlaggebende Rolle bei meiner Entscheidung gespielt“, erzählt Gerdemann, der seit September vergangenen Jahres Geschichte und Politologie studiert. „Ob ich mich später in der nationalen Politik sehe, lasse ich offen. Politik liegt mir aber durchaus am Herzen“, meint er. Einige Mitglieder hätten eine politische Karriere bereits in den Startlöchern stehen. Im Jugendparlament seien viele, die „wirklich was auf dem Kasten haben“. Auch Alexandra Somesan, der Generalsekretärin, half das Jugendparlament beim Finden des Studiengangs: „Am Ende entschied ich mich für Psychologie, weil ich gemerkt habe, dass ich meine Karriere nicht ausschließlich auf Politik aufbauen möchte. Aber wer weiß, ich würde das trotzdem nicht ausschließen.“

Sowohl Niels Huberty als auch Richard Gerdemann heben die soziale Komponente des Jugendparlaments hervor. „Anfangs habe ich nach einem Ort gesucht, wo ich mich mit Menschen mit ähnlichen Interessen austauschen kann“, schildert Huberty. Das Jugendparlament biete „genau das“. Er habe dort viele gute Freunde kennengelernt. „Man trifft sehr viele Menschen mit unterschiedlichen Lebenswegen und Nationalitäten, sodass man nicht in seiner eigenen Bubble stecken bleibt“, meint Richard Gerdemann.

Dass das Jugendparlament eher ein Projekt ist, das Jugendlichen Politik auf praktische Art näherbringt, als dass es tatsächlich etwas bewirkt, weist Niels Huberty zurück. „Das Jugendparlament hat Einfluss. Die Politik hört uns zu. Das merkt man insbesondere bei nicht-öffentlichen Treffen mit Ministern, aber auch bei Sitzungen wie der am Freitag.“ ●



Mitglieder des Jugendparlaments
vorigen Freitag
beim Hearing in
der Kammer

Abgeordnetenversammlung

« Pur Symbolpolitik »

Il y a quinze ans, le ministre socialiste de l'Économie, Jeannot Krecké, créait à Tel-Aviv une antenne du Luxembourg Trade and Investment Office (LTIO). Depuis lors, ce bureau est dirigé par Itai Horstock, un homme d'affaires israélien, qui gère en parallèle un incubateur, un « multifamily office », ainsi que deux fonds d'investissement. (En 2016, il expliquait au *Tageblatt* avoir été retenu parmi 120 candidats locaux à cause de son bon réseau dans l'écosystème tech.) Ce mercredi, la Chambre discutait une motion déposée par le député Déi Lénk David Wagner (également signée par le LSAP et Déi Gréng), invitant le gouvernement à « fermer sans délai et jusqu'à nouvel ordre le LTIO à Tel Aviv », afin d'exprimer ainsi le « désaccord » avec « la violation systématique du droit international » par le gouvernement Netanyahu. Une sorte de sanction « light », dont le principe a

été refusé à quarante voix contre vingt. « Lo mol ofwaarde, wéi sech déi ganz Situatioun do entwéckelt », a répété le député libéral Gusty Graas. En attendant, il ne faudrait pas supprimer. « le dernier pont » qui relierait le Luxembourg à Israël. Le député CSV Laurent Zeimet a estimé que l'État d'Israël serait « unilatéralement mis au pilori ». (Il pourrait par contre « s'imaginer » des sanctions ciblées, visant « l'un ou l'autre produit provenant des territoires occupés ».) Et de conclure : « Mir stinn zum Existenzrecht vun Israel ». Sam Tanson (Déi Gréng) lui a répondu que les exactions à Gaza, « cela n'a rien à voir avec le droit à l'existence d'Israël, cela a à voir avec le droit à l'existence de la Palestine et des Palestiniens ! » Le socialiste Yves Cruchten a critiqué une politique du deux poids deux mesures : « D'un côté, l'UE ficelle 18 paquets de sanctions contre la Russie ; et contre Israël *null, nichtsicht, nada*. » Fermer le bureau du LTIO serait « vraiment le minimum absolu ». Sven

le fonctionnement du LTIO, dont les antennes « ne sont pas des ambassades du Luxembourg » : « Elles sont supposées ramener du business au Luxembourg. Or, que nous a rapporté le LTIO d'Israël par le passé ? Il a fait en sorte que l'exploitant de Pegasus, le Groupe NSO, s'installe au Luxembourg ! », a lancé le député, en référence au logiciel d'espionnage, utilisé notamment par des régimes autoritaires pour cibler des journalistes et des dissidents. Le ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel (DP), a été très sec dans sa courte prise de position : « Dat ass wierklech nees pur Symbolpolitik ! Pur Symbolpolitik ! » Ce seraient les entreprises luxembourgeoises qui se retrouveraient pénalisées par une fermeture, ainsi que des personnes en Israël « peut-être critiques du gouvernement ». Il s'agirait d'envoyer un signal, venait de déclarer David Wagner, voilà pourquoi il faudrait fermer le bureau du LTIO (spécialisé dans la promotion du cyber, en partie « dual-use » [civil et militaire], selon le député Déi Lénk), « même s'ils vendaient des légumes ». Une phrase hypothétique que Xavier Bettel a illico retournée contre l'opposition : « Dat heescht, mir sollen de Bauer bestrofen ?! » BT

Weiter zur Grundsteuer

In die Reform der
Grundsteuer kommt
Bewegung. Kommenden
Donnerstag werden den
parlamentarischen
Ausschüssen für Inneres
und für Wohnungsbau in
einer gemeinsamen Sitzung

Änderungsvorschläge der Regierung zu dem Gesetzentwurf präsentiert, den unter der vorigen Regierung LSAP-Innenministerin Taina Bofferding eingereicht hatte. Vergangene Woche hatte der Innenausschuss den Gesetzentwurf in zwei aufgetrennt – in einen zur Grundsteuerreform und einen zur Einführung einer « Mobilisierungsabgabe » auf leerstehende Wohnungen und ungenutztes Bauland. Weil die neue Abgabe eng mit einem Register zusammenhängt, das zu diesem Zweck geschaffen werden muss, werde die Grundsteuerreform nun vorgezogen, erklärte die Präsidentin des Innenausschusses, Stéphanie Weydert (CSV), dem *Land* auf Nachfrage. PF

SPORT

Fast alles wie gehabt

Nachdem der CSV-Sportsminister Georges Mischo der FLF das Nation-Branding-Subsid gestrichen hat, wird weiter über Fußball und seine Gouvernance gesprochen.

In einer Motion zur Gleichbehandlung von Frauen und Männern im Fußball forderte die grüne Abgeordnete Joelle Welfring ein Audit der FLF und betonte die Rolle vom Staat, die Ethik im Sport zu schützen. Den Mehrheitsparteien DP und CSV geht das zu weit. Der Abgeordnete Charel Weiler (CSV) findet, das sei eine Einmischung ins Vereinsleben, die gegen das Gesetz verstoße. Mandy Minella denkt, ein Audit wäre „sehr aufwendig und komplex“. Der Abgeordnete Fred Keup wunderte sich über „das *acharnement* gegen den Fußball“ und fand alles „komplett übertrieben“. Motion abgelehnt. Eine übergeordnete Ethikkommission soll sich für alle Sportarten mit moralischen Tagen beschäftigen, sagte Georges Mischo. Ab nächstem Jahr trainiert außerdem jemand anders die Rout Léiwen: Luc Holtz' Vertrag wurde nicht verlängert, teilte die FLF am Mittwoch mit. Die Affäre um Gerson Rodrigues geht nicht völlig spurlos am Fußballverband vorbei. SP

JUSTIZ

Perquiz dans les bus

Le parquet européen a annoncé lundi l'ouverture d'une enquête sur une fraude aux subventions à hauteur de 23 millions d'euros. Elle aurait été opérée dans le cadre de la concession du réseau de transports de bus RGR et du cofinancement de son électrification, notamment avec des fonds européens (Feder-React EU). Selon les informations du *Land*, les locaux de trois sociétés de transport ont été perquisitionnés la semaine dernière. La police luxembourgeoise est aussi intervenue dans les bureaux de l'administration des Transports publics, juste en face de ceux du parquet européen, ainsi qu'au domicile de l'ancien directeur au ministère de Yuriko Backes (DP). Ses services avaient dénoncé aux autorités leurs soupçons dans le cadre de l'examen du système, trois ans après sa mise en œuvre. Des kilomètres parcourus par des bus hybrides ou diesel auraient été facturés au prix de bus électriques (bénéficiant de davantage d'aides). Le préjudice serait de douze millions d'euros pour le Feder sur la période 2022-2023 et de onze millions pour l'État luxembourgeois, sur le budget 2024. Par voie de communiqué, la Fédération des exploitants d'autobus (Fleaa) a tout de suite « rejeté toute accusation de fraude à l'encontre de ses membres », renvoyant à une éventuelle faute commise par l'État. Celui-ci collecte les données des trajets et envoie « les données de facturation » aux sociétés de transport. Si l'affaire devait être renvoyée à l'issue de l'enquête, elle le serait devant le tribunal correctionnel du Luxembourg, lequel statuerait sur la culpabilité (ou non) des personnes soupçonnées. PSO



Hauptsache, gesund

1111 Peter Feist

Vergangene Woche hatte die Generalinspektion der Sozialversicherung (IGSS) vorgerechnet, welchen langfristig positiven Effekt auf die Rentenkasse eine Verlängerung der Beitragsjahre hätte, wie die Regierung sie vorschlagen hat. Diesen Montag veröffentlichte die IGSS auf ihrer Internetseite einen weiteren *Aperçu* (Nr. 30). Er trägt den Titel „Survie des nouveaux retraités du régime général d'Assurance pension sur la période 2010-2024“. Man kann ihn für eine Antwort auf die Frage halten, welche sozialen Folgen es hätte, wenn eine vorgezogene Rente später als nach den aktuellen Regeln möglich würde.

Von 5 264 Personen, die zwischen 2010 und 2012 eine vorgezogene Rente mit 57 bis 62 Jahren antraten, starben 606 in den Jahren bis 2024. Doch weder der Wohnsitz, die Nationalität oder das Renteneintrittsalter, noch die Dauer der Berufskarriere in Luxemburg und ein

Schätzwert des Einkommens, auf dem die Rente gründet, hätten einen „impact statistiquement significatif“ auf die Wahrscheinlichkeit, in den 13 Jahren bis 2024 gestorben zu sein, schreibt die IGSS. Auch der Wirtschaftssektor, in dem die Betreffenden zuletzt tätig waren, sei ohne Einfluss. Den einzigen Unterschied stellte die IGSS beim Geschlecht fest: Für die von ihr untersuchten Männer war die Sterbewahrscheinlichkeit im Schnitt mehr als doppelt so hoch als für die Frauen.

Kann man daraus folgern, dass die vom Premier im *état de la nation* angekündigte „Stoßrichtung“ der Regierung für eine Rentenreform kein soziales Problem berge? Dass alle gemeinsam älter werden, *working poor* wie Gutverdiener, körperlich schwer Arbeitende wie vornehmlich intellektuell Tätige? Und dass es womöglich eine Überlegung wert sein könnte, Frauen später in Rente gehen zu lassen?

Das gibt die Untersuchung der IGSS nicht her. Frauen waren in der Stichprobe weniger als halb so oft vertreten wie Männer. Vor allem aber betrachtete die IGSS Personen, die beim Antritt ihrer vorgezogenen Rente gesund waren. Invalidenrentner/innen waren ausgeschlossen, ebenso Menschen, die vor dem Renteneintritt nicht berufstätig waren, vielleicht aus gesundheitlichen Gründen. Berechnet wurde die Wahrscheinlichkeit, 13 Jahre nach dem Renteneintritt noch am Leben zu sein, mit 70 bis 75 also. Intuitiv kann man das für recht wahrscheinlich halten. Was die IGSS bestätigt: Sie gibt diese Wahrscheinlichkeit mit 89,4 Prozent an.

Eine Alternative hätte sein können, nicht beim Renteneintritt Gesunde zu betrachten, sondern die Todesfälle in einer Alterskohorte. Zu ermitteln, welcher Einkommensgruppe sie in ihrer beruflich aktiven Zeit ange-

hörten, welchem Sektor und mit welcher Art von Tätigkeit.

Etwas in dieser Richtung hat die IGSS nur einmal gemacht, 1988. Sie fand heraus, dass die Lebenserwartung damals 65-Jähriger mit Arbeiterstatut mit 10,6 Jahren im Schnitt vier Monate kürzer war als die von 65-jährigen Privatbeamten. Doch nur das Statut war damals ein Kriterium, nicht aber die Gesundheitsgefährdung am früheren Arbeitsplatz, nicht der Bildungsstand, nicht die Einkommenshöhe. Was die Aussagekraft der vier Monate Unterschied begrenzte.

2009 empfahl die IGSS in einem Bericht an die Tripartite, die allgemeine Lebenserwartung sowie die Lebenserwartung bei guter Gesundheit in Luxemburg je nach Sozialstatut der Versicherten zu untersuchen. Dazu kam es nie; es hieß, methodischer Probleme wegen. Es nun zu untersuchen, wäre nützlich. ●

Sans filet

IIII Erwan Nonet

La réponse politique au défi de la réglementation du travail via des plates-formes numériques comme Wedely se fait attendre tandis qu'au tribunal, les affaires s'enchainent



Un livreur dans les rues de Luxembourg, mercredi

Lundi après-midi, il a suffi de deux minutes pour renvoyer une affaire Wedely aux calendes grecques (mars 2026). Cette citation directe intentée par un concurrent n'a pu être jugée, car une instruction pénale portant sur des faits similaires est en cours. Une perquisition au siège de la rue Aldringen avait été dirigée dans le cadre de cette dernière affaire pour laquelle Wedely n'est pas inculpé à date.

Profitant d'une nouvelle ère technologique, le travail qui repose sur la mise en relation directe et instantanée entre des prestataires et des demandeurs par l'intermédiaire de plates-formes numériques a été créé au début des années 2010 dans un vide juridique absolu. Si le mot « ubérisation » (tiré de son entreprise phare, Uber) est entré dans le *Larousse* en 2017, la prise en compte de ses effets déléteres, en particulier l'apparition d'une nouvelle forme de *Lumpenproletariat*, tarde à être prise en compte, particulièrement au Luxembourg.

Maillons indispensables de ce commerce dont l'ampleur a explosé pendant la pandémie de Covid, les livreurs sont recrutés sous le statut d'auto-entrepreneur (sauf rares exceptions). Leur indépendance est pourtant toute relative puisqu'ils sont tributaires du bon vouloir de ces plates-formes. Le mode d'attribution des livraisons et la rémunération des courses sont très opaques. Les récompenses attribuées et les sanctions infligées en fonction de leurs performances également. La faible rémunération des tournées leur impose d'accepter le plus de courses possible pour gagner plus. « Ces emplois très faciles d'accès sont souvent occupés par des étudiants ou des sans-papiers. Nous savons que des personnes tournent autour des structures d'accueil de réfugiés pour les recruter, moyennant commission », relate David Angel, membre du comité exécutif de l'OGBL.

Le Parlement européen avait voté le 24 avril 2024 en faveur d'une législation renforçant les droits des travailleurs des plates-formes. Ce plébiscite (554 voix pour, 56 contre et 24 abstentions) visait à changer de paradigme en instituant la présomption d'emploi plutôt que la présomption d'indépendance. Le souhait de Strasbourg était d'entériner le rapport de subordination entre les plates-formes et leurs livreurs et ainsi favoriser l'emploi salarié (et les droits sociaux qui l'accompagnent). Cette volonté a toutefois été très imparfaitement traduite dans la directive adoptée plus tard, le 11 novembre 2024.

Alors que les députés européens ambitionnaient de créer un cadre harmonisé au sein de l'UE qui garantirait la sécurité juridique de ces travailleurs parmi les plus fragiles, l'opposition de la France et de l'Allemagne a sapé les ambitions initiales. Le principe d'uniformisation est oublié, ce sont désormais aux États membres de déterminer les modalités qui permettront de faire la distinction entre emploi salarié et indépendant. Ils ont jusqu'au 2 décembre 2026 pour s'exécuter. Au moins, la directive impose une gestion transparente du traitement des données personnelles et des mécanismes de surveillance des livreurs.

En attendant, les tribunaux sont occupés. En France, la tendance est en faveur des livreurs. Dès 2022, Deliveroo a été reconnu coupable du délit de travail dissimulé et condamné au paiement d'une amende de 375 000 euros (le maximum en pareil cas) et de dommages-intérêts à hauteur de quelques milliers d'euros à chacun des 116 livreurs qui s'étaient portés parties civiles. Dans son édition du 6 juin 2025, *Le Monde* avance que, depuis le début de l'année, 46 coursiers de la même plateforme de livraison de repas ont été reconnus comme salariés par les tribunaux français, « confirmant l'existence d'un lien de subordination entre eux et Deliveroo. »

Les procès de Wedely

Les affaires se succèdent également dans les salles d'audience du plateau Saint-Esprit. Suite à un rapport de l'ITM, la société H.T. Layer Europe, qui gère la marque commerciale Wedely, a été condamnée le 27 octobre 2022 par la Cour de cassation pour travail clandestin. Les trois gérants de l'enseigne de livraison de repas se sont vus sanctionner d'amendes de 5 000 euros chacun, la Cour considérant illégal le recours quasi-systématique à des chauffeurs-livreurs indépendants.

À l'heure actuelle, Wedely fait face à au moins trois autres affaires du même type. Pourtant, le 8 mai dernier, le tribunal du travail a livré une décision différente sur un cas portant sur des faits de travail dissimulé. La Cour s'est déclarée incompétente pour juger les demandes d'un livreur et a jugé ses demandes non fondées. Le jugement démontre pourtant la complexité des montages juridiques organisés pour le recrutement des livreurs.

Le plaignant s'était inscrit sur le site *wedely.com*, puis avait reçu un premier contrat de H.T. Layer Europe pour en signer un autre le lendemain avec une troisième société affiliée : Weservices. Lorsque, trois mois plus tard, Wedely l'informe de la fermeture de son compte, le livreur demande les motifs de son licenciement. C'est Weservices qui lui répond, contestant toute relation de travail. Les mails et les chats sur Telegram (la seule messagerie utilisée par Wedely) ou l'utilisation impérative de l'application WeDriver pour organiser les tournées laisseraient toutefois penser le contraire.

Sur son site internet, Wedely recrute toujours des indépendants, arguant que l'on peut devenir « un WeDriver Pro et commencer à livrer en 48 heures ! ». Elle vend son attractivité ainsi : « Entre le pick-up et les livraisons, relax, vous faites vibrer votre musique et vous vous promenez en ville. » Grâce à « votre véhicule ou votre scooter », elle promet de gagner « jusqu'à 200 euros par jour de manière simple » en livrant « quand vous voulez – pendant une heure, un week-end ou toute la semaine ! Vous serez indépendant et libre de travailler selon vos propres disponibilités. »

Depuis sa première condamnation, Wedely sous-traite également une partie de ses livraisons avec la société Fast Tracks food delivery, qui travaille aussi avec d'autres acteurs (Foostix et Sushi Shop).

Un projet de loi à l'étude

Une proposition de loi déposée le 4 mai 2022 par Myriam Cecchetti (Déi Lénk) puis Marc Baum (même fraction) vise à établir « un cadre légal clair, fixant des critères objectifs pour distinguer le travailleur indépendant du salarié. » Dès octobre 2022, la Chambre des salariés donnait un avis positif : « La CSL approuve et soutient entièrement la présente proposition de loi. » En mai 2024, la Chambre de commerce livrait un tout autre point de vue, considérant qu'« il n'est pas pertinent de vouloir légiférer au niveau national au regard de la dimension transfrontalière que revêt l'activité des plates-formes de travail numériques et de la nécessité d'appliquer des règles uniformes à l'échelle européenne. »

Marc Baum affirme au *Land* qu'il compte « relancer le sujet en automne ». Il sait que le texte

« Entre le pick-up et les livraisons, relax, faites vibrer votre musique et vous vous promenez en ville »

Sur la page de recrutement de *wedely.com*

devra être modifié pour se conformer à la directive européenne, mais il ne veut pas céder : « nous souhaitons évidemment garantir un maximum de droits et de filets de protection aux travailleurs de plates-formes et proposer un texte plus ambitieux que la directive. »

Contacté par le *Land*, Marc Spautz (CSV), député et président de la Commission du travail à la Chambre, reconnaît là « un sujet particulièrement important puisque le phénomène prend de l'ampleur ». Il explique que, s'il n'est pas à l'ordre du jour de la Commission, c'est parce que « l'avis du Conseil d'État ne nous est pas parvenu à ce jour. Ce n'est donc pas un oubli, mais plutôt une question d'organisation du travail parlementaire. » Il salue « l'étape importante » que constitue l'adoption de la directive européenne « qui fixe des règles minimales communes à l'échelle européenne, ce qui est une avancée. » Il informe enfin que le ministère du Travail étudie ce dossier et qu'un projet de loi est en cours de préparation.

En attendant que se crée un cadre légal capable de protéger ces livreurs qui œuvrent dans une zone sombre du marché de l'emploi, la *gig economy* (économie à la tâche) prospère en exploitant à bon compte des personnes aux statuts souvent très fragiles, pour qui ces livraisons représentent généralement la seule source de revenus possible. ●



Frauen
zelebrieren die
50-jährige
Unabhängigkeit
Kap Verdes.

Feiern mit Cabral

IIII Stéphanie Majerus

Einst waren kapverdische Gastarbeiter hierzulande nicht willkommen. Der Großherzog unterstrich diese Woche bei einem Staatsbesuch auf dem Archipel die Freundschaft zwischen den beiden Kleinstaaten

Rund um den Place du Parc in Bonnevoie wurden Essens- und Getränkestände aufgebaut. Eine Musikgruppe macht gerade den Soundcheck im Kiosk. Gegen drei Uhr nachmittags ist an diesem Samstag, dem 5. Juli, noch nicht allzu viel los. Gefeierte wird die 50-jährige Unabhängigkeit Kap Verdes. Hinter einem Biertisch steht Gilda Monteiro vor dem Logo ihres Kulturvereins São Vicente, das die Farben der luxemburgischen und kapverdischen Flaggen vereint. Sie hat Kap Verde verlassen, um Betriebswirtschaft in Portugal und Lille zu studieren. Anschließend arbeitete sie in Brüssel, heiratete einen Belgier und ließ sich mit ihm in Luxemburg nieder. „Ich würde sagen, mein Weg ist typisch für meine Generation – die Millennials. Wir verlassen unsere Heimatinsel, um in Brasilien, Kuba oder Portugal zu studieren, und heiraten häufig keine Kapverdier“, skizziert sie den Lebensweg vieler ihrer Altersgenossen.

Schätzungen zufolge leben etwa 700 000 Kapverdier im Ausland – vor allem in den USA (260 000) und in Europa, wobei

die meisten in Portugal ansässig sind. In Luxemburg leben derzeit rund 2 600 Kapverdier. Berücksichtigt man jedoch auch Menschen mit kapverdischem Migrationshintergrund und nicht nur die Staatsangehörigkeit, dürfte die Zahl laut dem Migrationsforschungszentrum Cefis etwa dreimal so hoch liegen. Auf den Kapverdischen Inseln selbst leben hingegen nur etwa 500 000 Menschen (laut Zensus von 2021). Die Wirtschaft und Gesellschaft Kap Verdes war jahrhundertlang geprägt von der Zuckerrohr- und später Salzproduktion sowie von Viehzucht. Wiederkehrende Dürren und Hungersnöte führten allerdings bereits zu Beginn des 20. Jahrhunderts zu ersten großen Auswanderungswellen.

Noch 2008 galt das Land als eines der „am wenigsten entwickelten Länder“. Heute zählt der Inselstaat zu den Ländern mit dem höchsten Pro-Kopf-Einkommen auf dem afrikanischen Kontinent. Gründe für diesen Aufstieg sind vor allem Überweisungen aus der Diaspora, stabile politische Verhältnisse und der Tourismus – Luxair fliegt die Kapverden mehr-

mals pro Woche an. Geworben wird mit Kite- und Windsurfing im Atlantik. Der kapverdische Staatspräsident José Maria Pereira Neves, ein Sozialdemokrat, war zuletzt 2023 zu Besuch in Luxemburg, um die bilaterale Zusammenarbeit im Bereich der erneuerbaren Energien und Bildung zu vertiefen. Inzwischen sind mehrere Windparks und Solaranlagen auf den Inseln entstanden.

Am Sonntag schlossen Großherzog Henri, Premierminister Luc Frieden und Kammerpräsident Claude Wiseler ihren offiziellen Besuch in Kap Verde im Rahmen der 50-jährigen Unabhängigkeit ab. Man schwor laut *Quotidiens* auf die „Freundschaft und die engen bilateralen Beziehungen“. Fotos mit kapverdischen Schulkindern schmückten die Facebook-Seite vom CSV-Premier und dem großherzoglichen Hof. Vor 50 Jahren war das noch anders: Luxemburgische Politiker wollten sich nicht mit Kapverdiern ablichten lassen. Das *Land* meldete 1972 in Rekurs auf eine Mitteilung des Justizministeriums an die Arbeitgeberverbände, dass „Neger und Asiaten als Fremdarbeiter in Luxemburg unerwünscht“ seien. Ihnen würden keine Aufenthaltsgenehmigungen mehr ausgestellt, die zur Arbeitsaufnahme berechtigten (Serge Kollwelter konnte das Schreiben vergangenes Jahr allerdings nicht im Archiv auffinden (*forum* 438)). Das *Land* nannte das Schreiben „behördlichen Rassismus“. Daraufhin trafen zwei Leserbriefe in der Redaktion ein, die Verständnis für diese Entscheidung äußerten. Es sei falsch, Kapverdier „in die Fremde und in die industrielle Zivilisation zu katapultieren“. Hier würden sie „infolge der Gegebenheiten dauernd vereinsamt auf der untersten Stufe vegetieren“. Man springe „bekanntlich nicht ohne Gefahr in einem Satz aus primitivem Milieu in die hochindustrielle Zukunft, die selbst von den Einheimischen schwer bewältigt wird“.

In einem weiteren Brief hieß es, die Bevölkerung mache sich „seit einiger Zeit viele Sorgen über das immer zahlreichere Auftauchen afrikanischer und asiatischer Menschen“. Luxemburg habe bislang „keine rassistischen Probleme“ gehabt – warum also solle man sie „mit einem Laissez-faire der Unternehmer, denen es egal ist, was die Folgen sein werden, wenn sie nur billige Arbeitskräfte bekommen“, künstlich herbeiführen? Daraufhin antwortete der sozialistische Abgeordnete Michel Delvaux, dass 6 300 Arbeiter mit portugiesischem Pass eingereist seien. Wenn man nun „farbige Arbeiter“ identifizieren wolle, müsse man „rassenbasierte Statistiken“ einführen und damit den Rassismus des 19. Jahrhunderts wieder etablieren. Und empörte sich über die miserablen Umstände, in denen Kapverden wohnen; im Pfaffenthal würden sie auf dem „Boden geparkt und wechseln sich in Betten mit schmutzigen Laken ab“.

Henrique de Burgo wuselt im Park von Bonnevoie von Stand zu Stand, er ist der Präsident der Föderation der kapverdischen Vereine. Wochentags verdient er sein Brot im Journalismus – bei *Radio Latina* und *Contacto*. Vor 15 Jahren setzte er sich mit der ersten Generation Kapverden zusammen, um über ihre Ankunft in den 1960er und 1970er-Jahren zu sprechen. Joao da Luz erinnert sich, dass das Lehrpersonal damals minimale Anforderungen stellte, damit Kapverden „so schnell wie möglich im Bauwesen arbeiten“. In Diekirch waren die Mitschüler von Nelson Neves „manchmal grausam“, wie er erzählte, sie beschimpften ihn als „Neger“. Mittlerweile ist Neves ein erfolgreicher Künstler, dessen Ausstellungen von Großherzog Henri besucht werden. Ähnliche Berichte finden sich in einem *Revue Text* von 2001. Der 1977 in Luxemburg geborene Valerio Lopes erzählt ein Lehrer habe ihm vor der Klasse gesagt, er werde seine bevorstehende Audio-Ingenieur-Ausbildung nicht schaffen. Heute hat er sein Diplom und ist im Filmbereich tätig. Auch Natalie Silva, die in den 80-er-Jahren in Ettelbrück geboren wurde, erinnert sich im Gespräch mit dem *Land* daran, dass Mitschüler sie rassistisch beschimpften.

2017 schaffte es Natalie Silva in Fels als erste Tochter kapverdischer Einwanderer an die Spitze einer Luxemburger Gemeinde. Die CSV-Politikerin kam durch Gemeindegemeinschaften in Ettelbrück zur Politik und beschreibt ihre Familie als katholisch. Nach dem Abschluss ihres Studiums der Öffentlichkeitsarbeit in Brüssel, absolvierte sie ein Praktikum im Generalsekretariat der CSV, wo sie seit 2004 angestellt ist. Neben Natalie Silva und dem Künstler Nelson Neves haben sich mittlerweile mehrere Personen aus der kreolischen Gemeinschaft einen Namen gemacht: Der R&B-Sänger Edsun (mit vollständigem Namen Edson Pires Domingos) hat bereits

mehrere internationale Konzerttourneen hinter sich. Angèle Da Cruz, deren Eltern aus Kap Verde stammen, ist Botschafterin, und der Basketballtrainer Nelson Delgado wird als „Vereinsikone“ des Etzella Ettelbrück bezeichnet. Im Oktober wird Ana Correia Da Veiga (déi Lénk) als erste Abgeordnete mit kapverdischen Eltern ins Parlament nachrücken. Ebenfalls nicht unbekannt ist Starsky Flor, Mitkoordinator der Piratenpartei.

Im Gespräch mit Menschen mit kapverdischem Migrationshintergrund betonen viele zugleich, dass anerkannt werde, wer tüchtig sei. „Meine Generation erlebt keinen Rassismus – vielleicht, weil wir gut ausgebildet sind“, sagt Gilda Monteiro, die am Samstag mitfeierte. Die Schwestern Juvenia und Francelina Pires, beide im Reinigungssektor tätig, erleben Luxemburg als „accueillant“. „Unser Freundeskreis besteht aus gebürtigen Luxemburgern und Kapverdiern.“ Francelina Pires, die seit zwanzig Jahren in Luxemburg lebt, ist inzwischen mit einem Luxemburger verheiratet. Wer eine einigermaßen „organisierte Person“ sei, könne in Luxemburg gut leben, sagt Fatima Monteiro, die 2003 nach Luxemburg kam, im *Contacto*.

Auch ältere Kapverdiern möchten dies hervorheben. Der 1925 geborene Carlos Silva meinte vor zehn Jahren gegenüber *Contacto*: „Viele haben ehrlich Arbeit gefunden und sich gut angepasst.“ Ein Mann, der 1972 im Alter von siebzehn Jahren begann, in einer Bäckerei in Schieren zu arbeiten, sagt gegenüber dem *Land*: „Ab dem Zeitpunkt, an dem du zuverlässig zur Arbeit erscheinst, wirst du als seriös angesehen.“ Er erinnert sich, dass die Luxemburger in Ettelbrück, wo er lebte, damals keinen Unterschied zwischen Portugiesen und Kapverdiern machten – „vielleicht, weil sie gar nicht wussten, wo die Inseln liegen.“ Sein Vater war bei einer Baufirma in Diekirch angestellt. Eine Erhebung des Wirtschaftssoziologen Albano Cordeiro aus dem Jahr 1975 zeigte, dass fast alle Kapverdiern im Baugewerbe tätig waren. Nur 2,5 Prozent arbeiteten in Fabriken – etwa bei der Arbed, bei Dupont oder in Elektronikunternehmen. Der Soziologe analysierte überdies, dass Kapverdiern bereits in den 1960er-Jahren fast die Hälfte ihres Gehalts für Miete aufbringen mussten. Damals war es zudem schwierig, einen offiziellen Mietvertrag zu erhalten – sei es wegen Vorbehalten der Eigentümer oder weil Nachbarn dies zu verhindern suchten. Ein offizieller Vertrag war jedoch unabdingbar, wenn man seinen Ehepartner oder die Kinder nach Luxemburg nachholen wollte.

Schätzungen zufolge leben
etwa 700 000 Kapverdiern
im Ausland;
die Kapverdischen Inseln
hingegen zählen nur
500 000 Einwohner

Benachteiligungen bestehen dennoch fort. In einer Erhebung des Cefis aus dem Jahr 2017 wurde erneut deutlich, dass der Zugang zu Bildung weiterhin ein zentrales Problem bleibt – unter anderem, weil viele junge Kapverdiern/innen erst im Jugendalter nach Luxemburg kommen, ein spezifisches Merkmal dieser Gemeinschaft. Für sie stellt die sprachliche Situation in den Schulen eine nahezu unüberwindbare Hürde dar. Häufig werden sie in „einen kurzen und wenig wertgeschätzten Bildungsweg“ orientiert oder in eine französischsprachige Sekundarschule nach Arlon geschickt. Die Teilnehmer/innen der Cefis-Erhebung zeigten zudem geringe Kenntnisse über das luxemburgische Bildungssystem, was sich unter anderem im Fernbleiben vom *Précoce* niederschlug.

In Bonnevoie ist ein Porträt eines Mannes mit schwarz-weißer Wollmütze aufgestellt; sein Gesicht prangt auch auf T-Shirts, die zum Verkauf angeboten werden, neben solchen mit einem Che Guevara Konterfei. Es handelt sich um Amílcar Cabral. In den 1950er Jahren führte er die Unabhängigkeitsbewegung an. Der Agrarwissenschaftler und Dichter war zudem Mitgründer der PAIGC (Afrikanische Partei für die Unabhängigkeit Guinea-Bissaus und Kap Verdes). Cabral ist in der kapverdischen Gemeinschaft nach wie vor populär – ein Verein in Luxemburg trägt seinen Namen, und im vergangenen Jahr wurde sein 100. Geburtstag in der Arbeitnehmerkammer gefeiert. Wie viele afrikanische Befreiungsführer seiner Zeit war auch Cabral stark von marxistisch-leninistischen Ideen und sozialistischen Grundsätzen geprägt. „Zwar wird er auch von Mitte-rechts respektiert, aber vor allem linke

Wähler schätzen ihn“, erklärt Henrique de Burgo. Erst nach der Nelkenrevolution in Portugal im Jahr 1974 wurde Kap Verde am 5. Juli 1975 unabhängig – ein Datum, das Amílcar Cabral nicht mehr erlebte: Er wurde zwei Jahre zuvor von einem Parteidissidenten ermordet.

Als portugiesische Seefahrer die zehn Kapverdischen Inseln Mitte des 15. Jahrhunderts erstmals ansteuerten, waren sie unbewohnt. Bereits ab 1460 begann Portugal, Handelsposten zu errichten und die Inseln zu besiedeln. Kap Verde entwickelte sich zu einem Zwischenstopp im Atlantikhandel – insbesondere im transatlantischen Sklavenhandel. Da die sogenannte Rassentrennung vergleichsweise weniger restriktiv gehandhabt wurde, kam es zu Beziehungen zwischen versklavten Menschen aus Westafrika – vor allem aus dem heutigen Senegal, Guinea und Mali – und portugiesischen Kolonisten, Händlern und Beamten. Auch auf sprachlicher und kultureller Ebene entstanden synkretistische Formen – etwa das Kapverdische Kreol sowie bestimmte Musik-, Tanz- und Literaturstile. Auch in der römisch-katholisch geprägten Mehrheitsreligion lassen sich westafrikanische Einflüsse in den religiösen Praktiken beobachten.

Diese Formen des Synkretismus wollen viele Kapverdiern/innen in Luxemburg hochhalten, indem sie Vereine gründen und Feste veranstalten. Heute sind in Luxemburg 80 kapverdische Vereine registriert, von denen jedoch etwa ein Drittel derzeit inaktiv ist. „So will man auch die Verbindung zu den Heimdörfern aufrechterhalten – und bei Bedarf Alltagsgegenstände dorthin schicken“, sagt Henrique de Burgo, der Präsident der Föderation der kapverdischen Vereine. Eine ähnliche Beobachtung machte das Cefis im Jahr 2017 in einem Bericht über die kapverdische Gemeinschaft. Zunächst kämen viele mit einem „Rückkehrmythos“ nach Luxemburg, den sie jedoch allmählich gegen einen „Projektmythos“ eintauschten – Projekte, die eine Form der Kooperation mit dem Herkunftsland aufrechterhalten und einen gleichzeitig in Luxemburg verankern. Auch Henrique de Burgos betonte während einer offiziellen Rede am Samstag die enge Verbindung der kapverdischen Diaspora zum Herkunftsland: „Unsere Rücküberweisungen machten je nach Jahr zwischen 10 und 20 Prozent des kapverdischen BIP aus.“ Zugleich forderte er von der Politik in Kap Verde, „diese Anstrengungen stärker anzuerkennen“. Man wolle „kein Cabo Verde für die Menschen auf dem Archipel und ein anderes für die im Ausland lebenden Menschen. Wir wollen ein integrativeres Cabo Verde.“ ●



Im Park von
Bonnevoie

Gilles Kasper

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Bakunins Traum

Während Jahren klagten DP, LSAP und Grüne, wie kompliziert die versprochene Individualisierung der Einkommensteuer sei. Dann schlug Finanzminister Gilles Roth vergangene Woche die Verallgemeinerung der Steuerklasse 1a vor. Um über 20 Jahre die Umverteilung von Junggesellen zu Ehepaaren rückgängig zu machen. Alle waren begeistert: CSV, DP, LSAP, Grüne, Linke, Piraten. Bis auf zwei Ausnahmen.

Die Abschaffung der Steuerklassen bedeutet die Abschaffung der gemeinsamen Veranlagung mit Ehegattensplitting. Das heißt das Ende der Bezuschussung der christlich-sozialen Hausfrauenehe. Den Gnadenstoß versetzt nun ausgerechnet die CSV. Die Konservativen wollen mit der Zeit gehen.

Also meldete die ADR bei allem Verständnis für Steuersenkungen „e ganz décke Probleem“ (RTL, 1.7.). „Mat dësem Modell géif de Staat géint Famillje schaffen, an deenen eng Persoun doheem bleiwe wëllt, an dat kéint een esou net matdroen, sot de Fraktiounschef Fred Keup“ (100,7, 1.7.).

„D’ADR vertritt kloer eng natalistesche Politik. Mir ënnerstëtzen d’Famill zu Lëtzebuerg, esou datt méi Kanner hei gebuer ginn.“ Heißt es im Wahlprogramm 2023 (S. 24). Wie alle rechten Parteien will sie den nationalen Kinderreichtum fördern. Um die Zahl der Ausländer zu senken.

Mit „ADR-Elteregeld“ will sie, dass „ee vun den Elteren, ganz oder deelweis, doheem bei der Famill ka bleiwen“ (S. 23). Damit die Kleinen in der Kinderkrippe nicht Tatta Tom über den Weg laufen. Also will sie „keng steierlech Ofschafung vun der Famill iwwer eng komplett Individualiséierung vum Steiersystem“ (S. 286).

Die ADR will stets die CSV von früher sein. Ihr politisches Programm ist das Re-enactment des CSV-Staats der Fünfzigerjahre: Als die Kirche im Dorf blieb, der Lehrer mit dem Lineal „Puten“ austeilte. Als die Ehefrau zuhause kochte, putzte, wusch. Weshalb sollte der Brotverdiener sie nicht steuerlich absetzen können?

Nun fand die ADR überraschend einen Verbündeten. Anfang Mai veröffentlichte der Handelskammerverein Idea eine Broschüre *Est-il venu le moment de fiscalement rompre ?* Sie befasst sich mit der Individualisierung der Einkommensteuer. Als Verfasser hatte Idea nur Autorinnen und Autoren ausgewählt, die gegen die Individualisierung schrieben: „[C]ette réforme n’est pas nécessaire“ (S. 60). „[I]l ne semble ni souhaitable, ni attendu, que soit osé le grand bouleversement“ (S. 87).

Zur Rechtfertigung ihrer Ablehnung werden die Handelskammerleute antiliberal: „[À] quoi bon adopter l’imposition individuelle – qui plus est dans un monde déjà largement empreint d’individualisme ?“ (S. 72). Im Tonfall der ADR warnen sie vor einem „coup de canif“ gegen „le foyer comme un des fondements, parmi les plus solides, de la société“ (S. 70).

Am Ende vergleichen sie den christlich-sozialen Finanzminister mit einem honorigen Anarchisten: Gilles Roth wolle „réaliser le rêve de Mikael Bakounine d’abolition, non de la famille naturelle, mais de la famille légale, fondée sur le droit civil et sur la propriété““ (S. 108).

Die Unternehmer werden sentimental. Sie fürchten, dass die Reproduktion der Arbeitskraft teurer wird. Sie mehr Brutto zahlen müssen. Wenn manchen Ehepaaren weniger Netto vom Brutto bleibt. Anders als die ADR werfen sie CSV und DP vor: „[C]ette réforme semble globalement incohérente dans le projet fiscal libéral de l’accord de coalition“ (S. 59).

Nun wolle die Regierung die Wähler für die Individualisierung der Einkommensteuer gewinnen. Sie versuche, „de les séduire, voire de les corrompre, par de futurs mirages budgétaires“ (S. 108). Gemeint ist der inzwischen auf 800 bis 900 Millionen Euro geschätzte Brutto-Steuer ausfall. Die Steuersenkungen für Junggesellen kommen vor den Wahlen. Die 900 Millionen sollen die Steuererhöhungen für Ehepaare bis nach den Wahlen aufschieben. Die Handelskammer sähe es lieber, wenn die „mirages budgétaires“ statt der Wähler die Unternehmer korrumpierten. ● ROMAIN HILGERT

« Imagine all the people »

IIII Bernard Thomas

Le LSAP critique désormais la hausse des dépenses militaires. C’est la jeune députée Liz Braz qui a amorcé ce revirement à la tribune de la Chambre, ce mercredi. Consacrer deux pour cent du RNB à la défense, passe encore : « On est conscients que cette obligation, on la doit depuis longtemps à l’Otan ». Cinq pour cent par contre, voilà qui serait « arbitraire » et « irréaliste ». L’heure d’actualité de ce mercredi a livré aux socialistes l’occasion de tancer le Premier ministre (qui, à ce moment-là, préparait une Tripartite qui ne devait pas s’appeler Tripartite). Luc Frieden aurait cédé « oui Widdersproch », et ceci dès avant le sommet de l’Otan à La Haye fin juin, estime Braz. Une « position faible » qui serait typique des « génuflexions » et « flatteries » de l’Europe face au « Nato-Kinneke » Trump. (Liz Braz prend pourtant soin de souligner que le LSAP reste attaché à l’Otan, une position historique longtemps dictée par l’anticommunisme.) En parallèle à son intervention parlementaire, la députée postait une vidéo sur Instagram. On l’y voit se promenant dans les casemates du Bock, critiquant les « trois milliards d’euros » qui seraient dépensés à l’avenir dans l’effort de guerre : « C’est six fois plus que ce que le gouvernement investit cette année dans le logement abordable ».

« You may say I’m a dreamer », la députée CSV Nancy Kemp-Arendt a brièvement cité *Imagine* (« une de mes chansons préférées »), pour aussitôt contredire son auteur, John Lennon : « Malheureusement, la réalité est tout autre ». Dans le monde tel qu’il est, il faudrait encourager la place financière à commercialiser des actifs liés à l’industrie de l’armement. « Lëtzebuerg war laang een Luusspäter », a constaté le député libéral Guy Arendt,

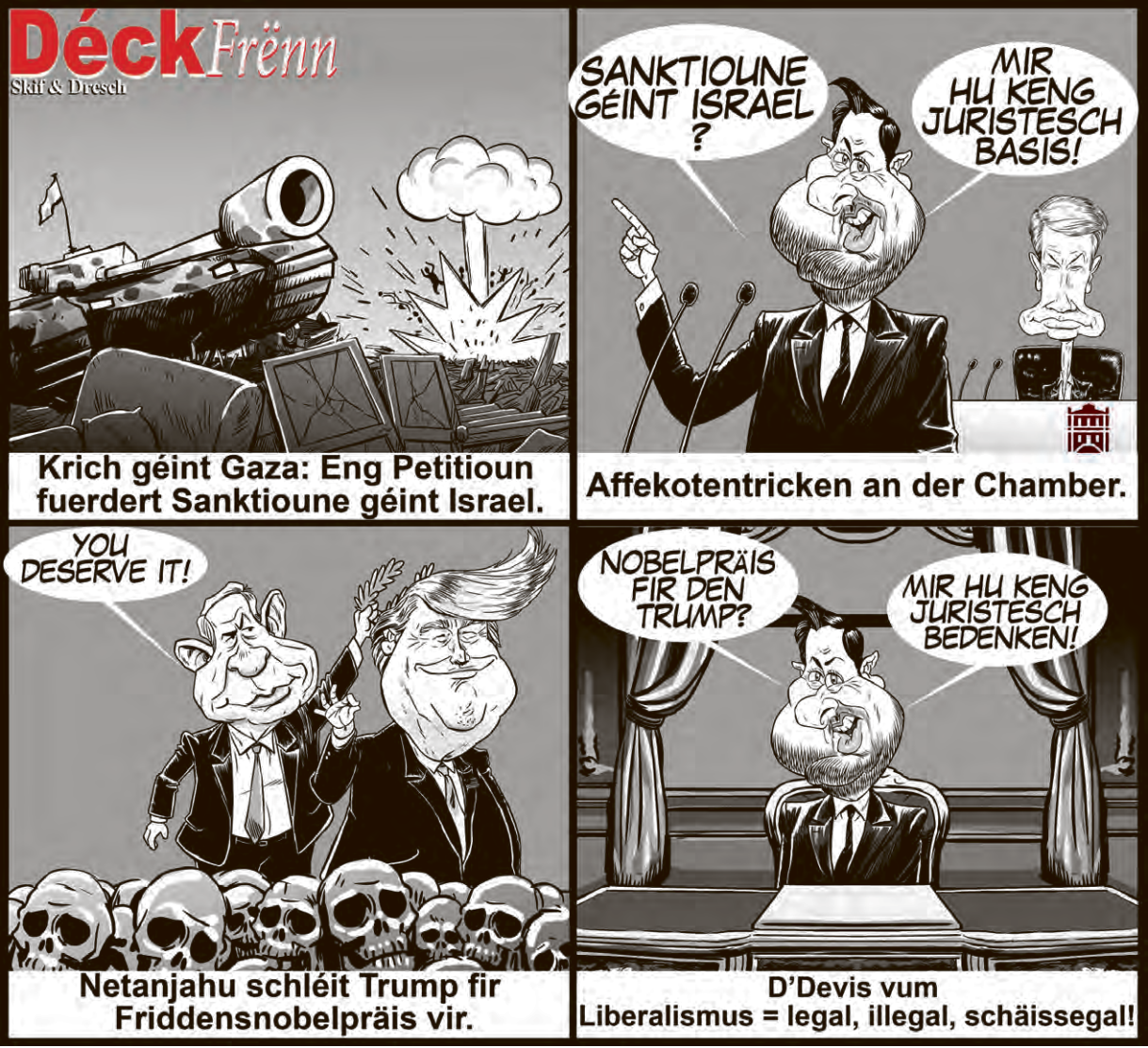
promettant aussitôt un « retour sur investissement » aux entreprises luxembourgeoises. Marc Goergen (Piratenpartei) a utilisé à deux reprises le terme « de Russ », vis-à-vis duquel l’Europe serait devenue « trop confortable ». « Mir als Piraten stinn ganz kloer zur Nato, zur Allianz », a juré le député. (Une allégeance qu’ont également réitérée, quoique de manière moins enthousiaste, les Verts.) Le député ADR (et idéologue antiwoke) Tom Weidig a présenté l’ADR comme « un parti pragmatique », puis de revendiquer un référendum sur la question du budget militaire. Une convergence insolite s’est brièvement opérée entre les socialistes et les populistes de droite. Ces derniers ont été les seuls à voter avec le LSAP pour la motion appelant à ne pas dépasser « zu dësem Zäitpunkt » les deux pour cent pour l’effort de guerre. (La motion allait trop loin pour les Verts et pas assez loin pour Déi Lénk, les deux finissant par s’abstenir.)

Plusieurs orateurs ont thématiqué l’embarrassante question du contre-financement. « À un moment, le compte n’y sera plus », craint Liz Braz, évoquant la stagnation de l’emploi et les prévisions maussades du Statec. La leader verte Sam Tanson y ajoute l’indivision fiscale (un déchet fiscal estimé à 900 millions par an) et la possible érosion des recettes sur le tabac (pages 8-9 de cette édition). Marc Baum (Déi Lénk) prédit une « solide vague d’austérité qui va s’abattre sur l’Europe ». Celle-ci engendrerait d’énormes tensions politiques qui, à leur tour, finiraient par booster l’extrême droite. « Donald Trump s’en réjouira. » Tom Weidig cède déjà à la tentation de la *culture war*. Le gouvernement aurait « jeté l’argent par la fenêtre », dit-il. Et de citer pêle-mêle le Film Fund, la transition énergétique, et « les x millions pour le

Mega [ministère de l’Égalité des genres et de la Diversité] ». Yuriko Backes l’a envoyé promener : « Cher Monsieur Weidig ! Tant que j’y serai, pas un seul euro ne sera supprimé du budget du Mega. Cela, je peux vous le garantir. »

Les cinq pour cent du PIB (ou du RNB, dans le cas du Luxembourg) restent un seuil symbolique. D’autant plus que l’horizon 2035 est très lointain, politiquement parlant. Sam Tanson y voit surtout de la « rhétorique politique ». Les dépenses militaires au sens strict devront atteindre 3,5 pour cent. S’y ajouteront 1,5 pour cent en dépenses connexes (routes, réseaux, résilience, etc.). « De très nombreuses informations sont toujours classées », s’est excusée Yuriko Backes (DP). Elle a promis de communiquer plus de détails une fois la nouvelle trajectoire élaborée : « Ech mengen, dir kennt mech e bëssen. Ech wëll dat anstänneg präparéieren ». Sur sa chemise, Backes arborait ce mercredi une colombe avec un rameau d’olivier.

Elle a rappelé la menace « réelle », « évidente » posée par une Russie impérialiste : « C’est ça, la Realpolitik ! » Comme souvent, la ministre-diplomate s’est réfugié dans un langage de technocrate, truffé d’anglicismes : « nei targets », « renforcéiert *host nation support* », « de ganzen *HR-Volet* », « dat ass een *all-government effort* ». La ministre de la Mobilité et des Travaux publics a brièvement percé derrière la ministre de la Défense. Yuriko Backes a ainsi expressément salué une motion adoptée en mai par la Chambre, motion à laquelle les Verts avaient ajouté in extremis un tiret invitant le gouvernement à ne pas réduire « les investissements essentiels dans les infrastructures civiles, la transition énergétique et la résilience climatique ». ●



Trafic d'armes et meurtre de journaliste

IIII Mariana Abreu avec Magdalena Hervada et Sofia Álvarez Jurado (Forbidden Stories*) avec l'OCCRP

Le projet « Alianza Paraguay » remonte les chaînes d'approvisionnements du crime organisé entre l'Amérique du Sud et l'Europe

Cándido Figueredo se souvient de ce « nouveau venu », reporter doté d'un solide carnet d'adresses du côté de Ponta Porã au Brésil, ville jumelle de Pedro Juan Caballero située elle au Paraguay, juste de l'autre côté de la frontière. Très vite, les deux journalistes décident de travailler ensemble. Ils s'associeront pendant neuf ans. Leo Veras était un reporter chevronné, doublé d'un photographe talentueux, souvent le premier sur les scènes de crime, pour prendre des photos qu'il partageait ensuite volontiers avec ses collègues. Depuis 1991, sept journalistes ont été tués dans l'exercice de leur métier à Pedro Juan Caballero. Interrogé dans un documentaire en 2017, Leo Veras se disait conscient du danger : « Nous devons tous mourir un jour. J'espère juste que ce ne sera pas trop violent, peut-être juste un coup de feu, sans trop de dégâts. »

Le 12 février 2020, Figueredo et Veras peaufinent leur prochaine enquête sur trafic d'armes entre Paraguay et Brésil. Mais le soir même, alors que Veras s'apprête à dîner, deux hommes masqués font irruption chez lui et lui tirent dessus à douze reprises. Selon le rapport de police obtenu par Forbidden Stories, ses tueurs ont pris le temps de lui placer un bâillon ensanglanté sur la bouche. Le message est clair : faire taire le journaliste. Les tueurs à gages ont été identifiés comme étant liés au Primeiro Comando da Capital (PCC), une puissante organisation criminelle brésilienne qui contrôle les trafics de drogue et d'armes le long de la frontière. Le gang entretient aussi des liens étroits avec des personnalités politiques influentes au Paraguay voisin. Averti par ses contacts au sein des services de renseignements qu'il était le prochain sur la liste, Figueredo a fait ses valises et s'est résigné à quitter Pedro Juan Caballero. Direction les États-Unis avec sa femme.

Forbidden Stories, répondant à sa mission, a poursuivi le travail de ces deux journalistes empêchés d'aller au bout de leur enquête (avec l'OCCRP et cinq autres médias en Amérique du Sud et en Europe). Dans le cadre du consortium international « Alianza Paraguay », nous dévoilons une partie de la complexe chaîne d'approvisionnement des groupes criminels en armes légères. Nous avons identifié les sociétés Global Hawk Defense (GHD), SIT Paraguay et DSR, trois importateurs d'armes représentés par les mêmes individus, qui inondent le Paraguay de pistolets Glock. Cette dernière société, fondée en Autriche et connue dans le monde entier pour ses armes de poing semi-automatiques, n'a pas répondu à nos questions malgré nos nombreuses sollicitations¹. L'un de ces importateurs (GHD) fait l'objet d'une enquête du parquet paraguayen pour contrebande. Il a aussi été signalé par les autorités américaines après que des centaines de ses armes à feu ont été saisies et reliées à des crimes violents commis en Amérique du Sud. D'autres armes importées par ce réseau d'entreprises ont été retrouvées chez les auteurs présumés du meurtre de Veras.

Dans le cas du meurtre de Leo Veras, il s'agissait d'un pistolet Glock 9mm, selon l'enquête de l'Association brésilienne de journalisme d'investigation (Abraji). Une analyse approfondie de la police scientifique a déterminé que la même arme avait été utilisée dans sept autres meurtres ou tentatives de meurtre, tous liés au PCC. Mais cette arme n'a jamais été retrouvée. Les rapports de police recensent d'autres pistolets saisis chez les tueurs présumés de Leo Veras. Forbidden Stories et ses partenaires en ont identifié la moitié comme étant des Glock 9mm. Ces pistolets ont été enregistrés légalement, sans avoir été reliés à des activités illicites auparavant, mais ont donc été retrouvés chez des individus liés au crime organisé et soupçonnés de trafic d'armes.



Depuis 1991, 21 journalistes ont été tués au Paraguay et à sa frontière

Les pistolets de la firme autrichienne Glock prolifèrent chez les criminels

Tous ces Glock 9mm (sauf un) ont été importés entre 2016 et 2019 par un seul revendeur agréé : GHD, l'un des principaux importateurs de la marque autrichienne au Paraguay, qui se présente comme un « guichet unique pour tous les besoins du gouvernement en matière de sécurité et de défense. » Il n'existe aucune trace accessible des contrats conclus entre GHD et le gouvernement paraguayen. Pourtant, la loi exige que de tels accords soient rendus publics. À la place, une part importante des armes importées légalement s'est retrouvée aux mains du crime organisé. Fin 2024, deux employés de GHD ont été inculpés au Paraguay pour trafic d'armes. Alicia Lopez et Jesús Dominguez auraient vendu des dizaines d'armes à feu « de manière irrégulière », selon l'acte d'accusation.

Dans cette affaire, des preuves « indiquent qu'ils [GHD] utilisaient des entreprises plus petites comme prétendus acheteurs et enregistraient les armes au nom d'individus n'ayant rien à voir avec ces acquisitions. L'hypothèse est que les armes étaient destinées au PCC ainsi qu'à d'autres groupes criminels brésiliens », détaille une source proche du dossier à Forbidden Stories.

En février 2022, les autorités judiciaires américaines ont contacté le procureur paraguayen Marcelo Pecci (assassiné plus tard dans l'année alors qu'il était en lune de miel en Colombie) pour lui transmettre un rapport du Bureau des alcools, du tabac, des armes à feu et explosifs (ATF) qui s'inquiétait des liens présumés entre GHD et des trafiquants d'armes. Selon ce rapport, GHD était lié alors à 477 traces d'armes à feu relevées dans toute l'Amérique latine dont 430 rien qu'au Brésil.

Les gangs brésiliens s'approvisionnent souvent au Paraguay, où les « contrôles [sont] moins stricts » qu'au Brésil, selon Adrei Serbin Pont, directeur du think-tank régional CRIES. Tous les pistolets concernés sont des Glock.

Avec au-moins 29 140 armes Glock importées au Paraguay entre 2013 et 2023, GHD, SIT Paraguay et DSR sont les trois principaux importateurs de la marque dans le pays, selon les données douanières analysées par Forbidden Stories. « Il est moins suspect pour le vendeur initial de vendre à deux entreprises plutôt qu'à une seule », confie une source souhaitant rester anonyme. Les experts s'accordent à dire que le marché intérieur des armes à feu au Paraguay est déjà saturé et que la demande ne justifie pas de telles quantités. « Si l'on pense à l'utilisateur final, il est clair qu'il ne se trouve pas au Paraguay », ajoute Cecilia Perez Rivas, ancienne ministre de la Justice et conseillère en sécurité. Selon les experts interrogés, le volume considérable d'armes à feu importées devrait alerter les fabricants.

Lorsque Glock a développé ses activités aux États-Unis en 2013 par l'intermédiaire de sa filiale Glock Inc., davantage de pistolets ont commencé à arriver au Paraguay depuis les États-Unis. Ces données montrent que même si Glock est basé en Autriche - un pays aux réglementations d'exportation strictes - la plupart de ces ventes ont été acheminées via des pays dotés de licences d'export plus flexibles, comme les États-Unis. En 2019, l'administration Trump s'est retirée du Traité sur le commerce des armes et a assoupli les contrôles sur les exportations de ces biens. De plus, il apparaît que la plupart des ventes de Glock au Paraguay sont passées par des filiales de l'entreprise au Panama et en Uruguay. Glock n'a pas répondu à nos demandes de commentaires ; n'a pas clarifié ses relations commerciales actuelles ou passées avec GHD, SIT et DSR ; ni expliqué quel contrôle elle exerce sur les ventes de ses filiales au Paraguay.

Certains gouvernements d'Amérique latine ont pris des mesures contre les fabricants d'armes qu'ils jugent responsables de l'afflux d'armes illégales sur leurs territoires. Au Mexique, par exemple, plus de 70 pour cent des armes à feu utilisées par le crime organisé proviennent de seulement trois pour cent des fabricants américains. Le gouvernement mexicain a donc inten-

té une action en justice contre six entreprises basées aux États-Unis dont Glock, invoquant les « dommages considérables » qu'elles auraient provoqués et qui auraient « facilité activement le trafic illégal d'armes à feu vers les cartels. » La Cour suprême des États-Unis a finalement rejeté le dossier, estimant que « la plainte du Mexique n'allègue pas de manière plausible que les fabricants de pistolets ont aidé et encouragé les vendeurs d'armes à feu à en vendre illégalement à des trafiquants mexicains ».

« Que doit faire une entreprise responsable ? Elle doit contrôler et faire respecter les normes tout au long de sa chaîne de distribution. Ceux qui vendent leur production doivent être tenus de respecter certaines normes pour empêcher le crime organisé d'avoir accès à ces armes », juge Alejandro Celorio Alcántara, ancien conseiller juridique du ministère mexicain des Affaires étrangères. « Aujourd'hui, ces entreprises n'assument aucune responsabilité : elles ne sont pas obligées de veiller à ce que leurs produits ne tombent pas entre des mains criminelles. » Toutefois, selon les bons connaisseurs de ces dossiers interrogés par Forbidden Stories, la responsabilité est partagée : « Tout le monde essaie de pointer l'autre du doigt, mais en réalité, la vérité se trouve quelque part entre les deux », estime Henry Ziemer, chercheur associé au programme Amériques du Center for Strategic and International Studies.

Pour les malheureux piégés au milieu des échanges de tirs, les conséquences sont parfois mortelles. Toutes les personnes soupçonnées d'avoir participé au meurtre de Leo Veras ont été incarcérées en 2020 puis libérées. Son assassinat, comme celui de tant de journalistes avant lui, reste impuni. « Est-ce que cela en valait la peine ? On peut se poser la question, n'est-ce pas ? », s'interroge son ami Cándido Figueredo depuis son exil aux États-Unis. ●

*Forbidden Stories est une organisation journalistique finissant les enquêtes de journalistes arrêtés ou assassinés

¹ Depuis, Glock a répondu au média partenaire autrichien *Der Standard* qu'elle se conforme « strictement à toutes les réglementations propres à la manufacture et à la distribution de pistolets, y compris les embargos et sanctions ».



La richesse de la nation

III Pierre Sorlut

La plus grande station-service d'Europe passe entre les mains koweitiennes. En toile de fond, des recettes publiques clés tirées de l'essence et du tabac

Perplexes. En fin de matinée mardi, les clients de la station-service de Berchem ne savaient pas trop quoi penser de ce tapis rouge gardé par une hôtesse. Est-ce ainsi que le Luxembourg accueille dorénavant ceux qui font le plein ou achètent leur seau de tabac à rouler ? Cet inhabituel protocole se destinait en fait à l'arrivée du ministre de l'Économie et de l'Énergie, Lex Delles (DP), à l'ambassadeur du Koweït au Belux, Nawaf N. Alenezi, et au PDG de Kuwait Petroleum International, Shafi Taleb Al-Aljmi. Sa marque, Q8, a inauguré mardi, en grande pompe, la reprise de l'exploitation de la plus grande station-service du Luxembourg et d'Europe.

Le grand patron de Q8 a vanté le Luxembourg, « petit pays à la grande histoire, (...) autrefois forteresse et aujourd'hui connecteur des nations ». Le Grand-Duché serait « un marché stratégique » pour sa société. Le groupe koweïtien exploite quarante stations dans le pays (sur 230) et, depuis le 1^{er} mai, deux sur les autoroutes (sur huit), celles situées à Berchem, l'une en direction de Thionville/Metz et l'autre sur la route de la capitale, le « Graal », comme la qualifie le coordinateur-pays de Q8 Patrick Sinner. Le pétrolier koweïtien a raflé l'appel d'offres pour ces deux stations en janvier a fait valoir le ministre de l'Économie avant d'improviser un lien personnel : « Je vis dans l'Est du pays, prends l'autoroute tous les jours et vois le logo Q8 quand je me rends à mon bureau. » Aussi en charge du Tourisme, Lex Delles a souligné la « visibilité » de cette station-service pour les « millions de touristes » qui font le plein ici. Un présentoir rassemble des prospectus touristiques, visite du Müllerthal ou de la vallée des sept châteaux.

« Ensemble, nous construisons plus que des stations. Nous bâtissons le futur de la mobilité durable », s'emballe le PDG de Q8. Conformément à l'appel d'offres, les bâtiments de l'aire de Berchem seront couverts de panneaux photovoltaïques d'ici la fin de l'année. Les pompes à essence pourront également être remplacées par des chargeurs Q8. C'est aussi une opportunité d'affaires. Les utilisateurs de véhicules électriques restent plus longtemps à la station et ont « de nouveaux besoins », explique Patrick Sinner. Comprendre : sont susceptibles de dépenser plus d'argent.

Les intérêts commerciaux des stations-services sont disputés. L'État concède l'exploitation de ses huit unités sur les autoroutes. Les appels d'offres liés aux deux de Berchem ont été publiés en novembre et portent maintenant sur une concession d'une durée de quatre ans (au lieu de cinq). Le cahier des charges pour le soumissionnaire compte 37 pages. Le choix de l'État devait se diriger vers l'offre qui proposait la redevance annuelle la plus élevée (après avoir franchi certains paliers). L'exploitant doit au moins reverser à l'État deux cents par litre vendu, sept pour cent du chiffre d'affaires pour le shop et le même pourcentage pour le restaurant. Enfin, pour Berchem, le concessionnaire (Q8 donc) a dû payer 4,2 millions d'euros de droit

L'essence, une Mëllechkou historique à la mamelle moins prolifique

d'entrée. Les redevances des concessions autoroutières ont rapporté 70 millions d'euros à l'État en 2023, informe le ministère des Finances. Les détails de l'offre de Q8 retenue par le ministère de la Mobilité et des Travaux publics pour Berchem ne sont, eux, pas communiqués.

Guerre des pétroliers. Les recettes générées doivent valoir la peine, se dit-on. Une présence mardi matin à Berchem met la puce à l'oreille sur les batailles acharnées qui peuvent se mener en coulisse. « Vous venez en tant que président du Conseil d'État ? », demande-t-on à Marc Thewes qui vient de se faire déposer devant l'entrée du shop. « Non. En tant qu'avocat de la société », répond-il un peu gêné. Pour le compte de Kuwait Petroleum, celui qui siège au *Staatsrot* sur un ticket CSV a assigné en septembre dernier, les ministres de la Mobilité, de l'Économie (tous deux DP) et celui des Finances (CSV)... ainsi que le pétrolier Aral. Il conteste l'attribution du marché de l'aire de Capellen que Q8 a exploitée pendant dix ans et qui a échoué entre les mains du pétrolier allemand. Les plaidoiries sont prévues le 28 octobre.

Mais c'est une autre contestation d'attribution de marché devant les juridictions administratives qui révèle l'agressivité de certaines offres. Pour obtenir l'exploitation de la station de Pont-pierre sur l'A3 en direction d'Esch, le groupe Petro-Center (Esso) a promis de reverser à l'État 36,5 pour cent du chiffre d'affaires du shop. « Plus de sept fois le minimum imposé dans le cahier des charges », s'est offusqué l'avocat d'EG Group, Thibault Chevrier. Au nom de la marque sous laquelle il opère, Texaco, EG Group avait tenté en avril 2024 de bloquer la soumission du marché à Petro-Center, détenu par le Luxembourgeois Paul Kaiser. EG Group estimait que la proposition de Petro-Center n'était pas « économiquement viable ». « La vente de produits de tabac représente une proportion particulièrement substantielle du chiffre d'affaires (supérieure à 70 pour cent) et sur laquelle la marge bénéficiaire est tout au plus de neuf pour cent », estimait l'avocat du groupe qui avait terminé troisième de la mise en concurrence. Le 12 février 2023, il avait partagé ses doutes avec le ministère de la Mobilité, responsable de l'appel d'offres : Petro-Center envisagerait de réduire « drastiquement et à dessein le volume des ventes effectuées sur cette station pour concentrer son exploitation sur la vente de carburants ». Dans les jours qui ont suivi, le ministère de Yuriko Backes (DP) s'est à son tour inquiété auprès de Petro-Center : « Un autre soumissionnaire a fait part de ses interrogations en énonçant en substance que le niveau de redevance que vous avez proposé dans votre offre au titre du shop impliquerait votre intention ne pas respecter les obligations prévues par le contrat de concession et relatives aux ventes à réaliser (...), notamment en ce qui concerne la vente de tabac et d'articles pour fumeurs. » Petro-Center avait rassuré : il proposera bien une gamme d'articles pour fumeurs qui correspond « à la demande de la clientèle autoroutière (...), des cigarettes, du tabac à rouler, ainsi que des accessoires de tabac, offerts en conditionnements individuels et en cartouches ». La stratégie de Petro-Center consisterait en fait à réaliser plus de marge sur d'autres produits, notamment la restauration. Pour l'avocat de Q8 cité dans la décision administrative (qui déboute EG Group), l'État se ferait aussi « berné » par Petro-Center, « qui aurait soumis une offre truquée ».

Stranded asset ? L'essence est une *Müllechkou* historique à la mamelle moins prolifique. Depuis 2019, les ventes de diesel routier ont chuté de 37 pour cent (de 2 179 à 1 383 millions de litres) selon les derniers chiffres de l'administration des Douanes. Du coup, les recettes des droits d'accises sur les huiles minérales ont reculé de 23 pour cent, passant de 729 millions d'euros en 2018 à 559 en 2023. Celles de la taxe complémentaire sur les carburants ont, elle aussi, baissé de dix pour cent (115 millions d'euros en 2023 contre 128 en 2018). La raison ? La taxe carbone introduite en 2021 a renchéri le prix du gasoil pour les professionnels. Et les remboursements d'accises octroyées par la France et la Belgique aux entreprises de transport ont mis à mal la compétitivité-prix historique. Très sensibles aux prix, les camions s'abreuvent beaucoup moins aux pompes luxembourgeoises. Le responsable du groupement pétrolier Jean-Marc Zahlen estime que les ventes de diesel sur les autoroutes ont baissé de moitié depuis 2019.

Ce développement résulte d'une volonté politique (non sans avoir semé le trouble dans la coalition Gambia) : celle de diminuer drastiquement le *Tanktourismus*. Les ventes de carburant sont la principale source d'émissions de gaz à effet de serre. Selon le Plan national en matière d'énergie et de climat (Pnec), deux tiers des ventes de carburants sont réalisés auprès des transporteurs internationaux et des personnes privées en transit ou résidant dans la région frontalière. La taxe CO₂ introduite en 2021 (à vingt euros la tonne et augmentée tous les ans de cinq euros) vise à limiter la vente de carburants aux non-résidents. Et, en vertu du principe d'élasticité-prix, cela marche parfaitement. Le Statec considère que cette hausse graduelle de la taxe sur les émissions devrait permettre de réduire de soixante pour cent des ventes de carburants aux non-résidents d'ici 2030 (par rapport au volume lorsqu'elle a été introduite). S'ajoute la conversion du parc automobile à l'électrique. Selon les calculs de l'institut national de la statistique, « à politique inchangée chez les pays voisins », les ventes de carburant disparaîtraient d'ici 2050, celles aux non-résidents disparaîtraient autour de 2040.

Mais de nombreuses incertitudes planent sur le trajet vers le zéro fossile dans les stations-services. D'abord l'électrique est très loin d'être démocratisé pour le transport routier. Les camions alimentés au diesel ont de beaux jours devant eux. La Belgique est aussi en train de bouger sur la taxe carbone. Cette semaine, le journal *L'Écho* rapporte qu'à partir de 2027, « ce sera au tour des ménages de passer à la caisse (...) pour les émissions liées à l'utilisation de véhicules à carburant fossile ». Les producteurs devront acquiescer des droits d'émission « et il est fort probable qu'ils répercutent ces coûts sur les consommateurs », notamment à la pompe, écrit le quotidien économique. Ce qui pourrait rendre le Luxembourg compétitif à nouveau. Surtout que l'augmentation de la taxe carbone n'est pas encore votée pour l'après-2026. L'action de la coalition CSV-DP à cet endroit sera déterminante.

Dernier ou nouveau souffle. Dans cette phase de transition, pour l'État, le manque à gagner des accises sur le diesel routier est compensé par la taxe CO₂. Elle a rapporté 237 millions d'euros en sa troisième année d'existence. Pour les stations-services autoroutières, le nouveau produit d'appel est le tabac.

Diplomatie de la pompe

Face à l'assistance et à la sandwicherie Panos de la station de Berchem, l'Ambassadeur du Koweït pour le Belux, l'Otan et l'UE s'est félicité du développement luxembourgeois de Q8, « marque ambassadrice du Koweït dans le secteur de l'énergie ». Nawaf N. Alenezi a ensuite adressé au gouvernement luxembourgeois, « because at the end of the day, I'm a diplomat », sa « position de principe » au Proche-Orient, région qui connaît « une période tumultueuse » : « Le gouvernement luxembourgeois s'est toujours tenu du bon côté de l'histoire ». Les célébrations d'investissement comme celles à Berchem mardi seraient l'occasion de « rassembler le Sud et le Nord pour bâtir un futur meilleur pour nos enfants ». P.S.O

On admire ses différentes déclinaisons dans une majestueuse vitrine à l'entrée de la station Berchem. Et il faut croire que le dumping sur les prix du tabac maintient un certain intérêt pour l'essence et les stations-services autoroutières luxembourgeoises. La convergence des prix à la pompe dans les pays de la Grande Région n'a pas ralenti la consommation de carburant au Luxembourg pour les particuliers. La quantité d'essence qui leur a été vendue a augmenté de seize pour cent entre 2018 et 2023. (Et avec l'augmentation des accises depuis 2019, les recettes publiques liées à la vente d'essence ont progressé de 35 pour cent sur cette période.)

La clope prend donc de plus en plus d'importance dans les caisses de l'État. Selon les chiffres des Douanes, les ventes de tabac ont rapporté 1,2 milliard d'euros au Luxembourg en 2024. (En 2023, ces recettes s'élevaient à 1 milliard, à 870 millions en 2022). Cette manne équivaut à 1,4 pour cent du PIB. Or, un projet de directive discuté à Bruxelles pourrait faire bondir le prix du paquet luxembourgeois de 3,5 euros, selon les calculs du producteur Landewyck cité par *L'Essentiel*. Le cas échéant, le tarif de la cigarette vendue au Luxembourg convergerait avec celui pratiqué dans les pays voisins et endommagerait sévèrement l'intérêt des stations autoroutières, ainsi que tout pan de l'économie nationale. Le groupement des pétroliers admet suivre ce qui se dit sur cette directive « accises du tabac » (l'idée est de lier le montant de la taxe au pouvoir d'achat). Une source de l'administration luxembourgeoise ne croit cependant pas à un alignement des positions entre les États européens. Les questions de fiscalité requièrent l'unanimité. Le Luxembourg n'utilisera certainement pas son veto pour vendre plus de tabac. Mais il trouvera sans doute quelques États plus grands, comme l'Allemagne, derrière lesquels se cacher. Et il continuera à dérouler le tapis rouge aux fumeurs de passage ou à d'autres qui font commerce de cet avantage dans leur pays d'origine. ●

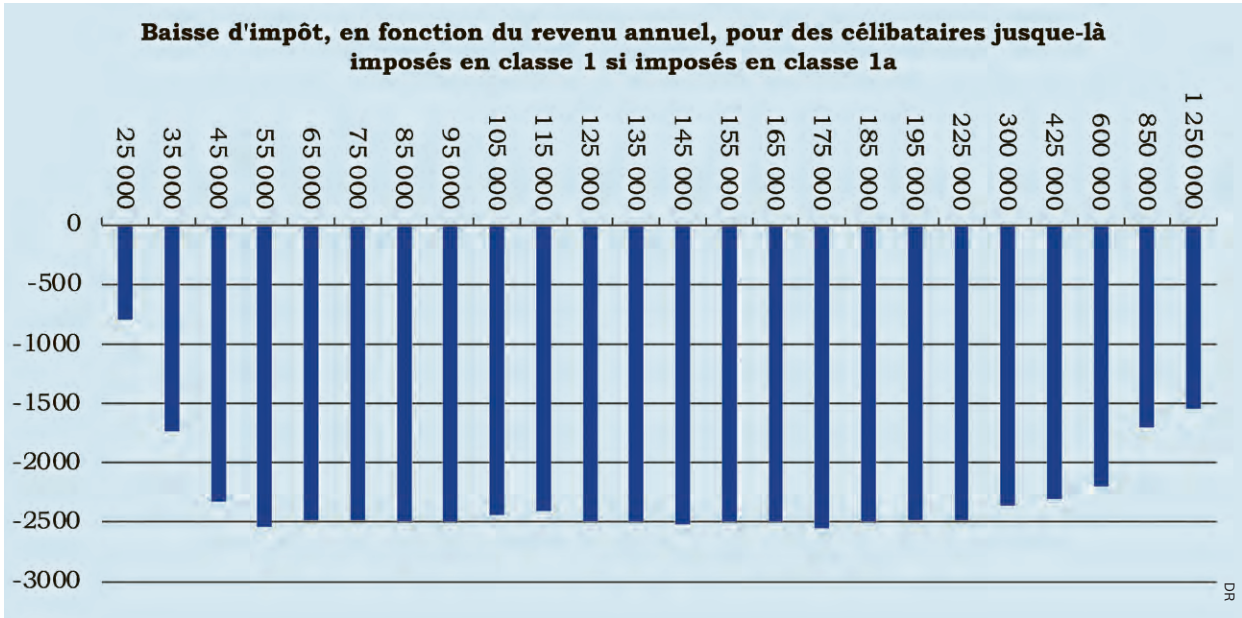


Précieux tabac à la station Berchem

Oliver Halmes

Coûteux et indéfendable

IIII Julie Ming



Un projet de loi portant mise en œuvre de la réforme des classes d’impôt devrait être déposé à la chambre des députés par le ministre (Chrëschtlech-Sozial Vollekspartei) des Finances, Gilles Roth, en 2026. D’après les premiers éléments connus, cette réforme consisterait en « une classe d’impôt unique (R) à un barème proche de l’actuelle classe d’impôt 1A augmentée d’une période de transition de vingt ans pour certains ménages (légalement unis) jusque-là imposés en classe 2 ». Le coût de cette « simplification » fondamentale de la législation fiscale en vigueur depuis 1967 ? 900 millions d’euros par an. C’est l’équivalent d’un pour cent du PIB ou, encore plus parlant, de quoi acheter, tous les ans, 1 200 appartements de 75 m².

Pendant très longtemps, il était cru et dit qu’il fallait individualiser et avoir une classe d’impôt unique afin d’encourager l’emploi des femmes mariées et de réaliser l’égalité devant l’impôt des différentes formes de vie (célibat, concubinage,

monoparentalité, partenariat, mariage). Si la logique est respectée, ces deux arguments, recyclés à chaque campagne électorale, ne devraient pas figurer dans l’exposé des motifs du futur projet de loi ... car ils ne résistent pas à l’épreuve des faits. D’un côté, un ensemble d’évolutions économiques et sociales* ont permis que le taux d’emploi des femmes mariées (25-49 ans), quoiqu’imposées collectivement, passe de quarante pour cent en 1990 à 77 pour cent en 2019. De l’autre, la catégorisation des contribuables en classes d’impôt distinctes selon leur situation familiale ne viole en rien l’article 15 de la Constitution (« nul ne peut être discriminé en raison de sa situation ou de circonstances personnelles ») qui suppose non pas l’uniformité, mais l’égalité de traitement fondée sur la comparabilité objective des situations.

Le social (emploi des femmes mariées) et le légal (discrimination) ne pouvant plus être convoqués pour justifier la réforme, il sera vrai-

semblablement puisé du côté de la nécessité de prendre en compte les évolutions sociales et de conduire une politique sociétale moderne. « L’État n’a pas à imposer un modèle familial. Chaque couple, chaque famille doit pouvoir faire ses choix librement. (...) Avec l’individualisation, chaque modèle familial sera traité et imposé de la même manière. C’est avant tout une question d’équité », a ainsi déclaré le Premier ministre lors de son discours sur l’état de la nation. En apparence pertinente, cette série d’assertions est pourtant très discutable. Les nombreux effets légaux qui découlent des mariages et des partenariats (pension de réversion, taxation préférentielle des successions, contribution aux charges du ménage à proportion des facultés respectives, devoir de fidélité, extension des bénéfices de l’assurance maladie-maternité, etc.) relativement à l’union libre et la récente proposition du ministère du Logement d’introduire la monoparentalité en tant que nouveau critère socio-économique dans le cadre de l’at-

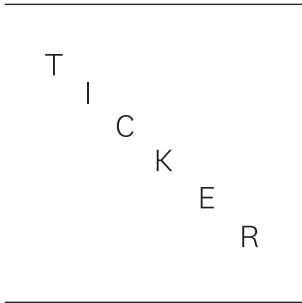
tribution d’un logement abordable sont là pour prouver que l’État ne traite pas tous les modes de vie de manière neutre.

Et au-delà de la question d’absence de justification pertinente de la réforme, le coût pour les finances publiques de cette « politique sociale moderne » semble démesuré dans un contexte d’obligations budgétaires multiples. Hélas, comme tout le monde aime les baisses d’impôt, l’individualisation fera probablement l’unanimité auprès des contribuables, d’autant plus qu’il est d’ores et déjà prévu des suppléments (e.g. crédit d’impôt, hausse des allocations familiales) pour séduire et réconforter les éventuels « perdants relatifs ». Pourtant, ces 900 millions d’euros par an seraient bien utiles pour servir des causes autrement plus prioritaires que « la modernité sociétale » (cf. dernier Politmonitor).

Parce que la réforme est encore en débat, il est tout de même permis d’espérer et de rêver. Espérer que les législateurs, dans un sursaut de sérieux, reconnaîtront qu’ils ont pendant des années menti avec sincérité en faisant campagne pour l’individualisation avec des arguments fallacieux ; rêver que les partenaires sociaux, dans un sursaut de responsabilité, oseront poser au gouvernement la question de bon sens qui devrait se poser : alors que le pays cherche des voies et moyens pour consolider son régime de retraites, peut-il se permettre une réforme fiscale aussi coûteuse après le socialisme pandémique (trois milliards d’euros), le socialisme énergétique (2,6 milliards d’euros), l’Entlastungspak (déchet fiscal de 497 millions d’euros par an) et le socialisme immobilier perpétuel (bien malin celui qui sait dire combien ça coûte) ? Une réforme qui, telle que décrite, s’avère relativement indifférente à la justice distributive et au principe de capacité contributive des conjoints. ●

*Voir à ce sujet Marie-Charlotte Moes (2024), Individualisation de l’impôt sur le revenu des gens mariés : du bon sens d’être contre

|||||



Vieille dame de la pâtisserie

Confiserie Namur SA vient de publier son bilan 2023 au Registre de commerce. Ce n’est pas rose : La perte se chiffre à 1,48 million d’euros ; la dette bancaire dépasse les sept millions. (La perte avait été de 1,635 million en 2022 et de 1,968 million en 2021.), Sous la rubrique « going concern », on lit : « Selon le management [...], il existe une incertitude significative susceptible de

jeter un doute important sur la capacité de la Société à poursuivre son exploitation. » La Confiserie sortirait de « ganz schlecht Zäiten », dit Anne Nickels au *Land*. Mais on travaillerait « très activement » à inverser la tendance. Namur se trouverait en pleine réorganisation interne. Née en 1973, Anne Nickels vient de reprendre la firme familiale, qu’elle dirige en sixième génération.

La dette bancaire a pu être restructurée. Le bilan évoque un avenant conclu en juillet dernier avec BGL BNP Paribas, qui devrait permettre à la confiserie « d’avoir plus de flexibilité sur la gestion de son *cash flow* ». Namur a également demandé et obtenu le chômage partiel. Anne Nickels explique qu’il s’agirait de maintenir dans l’emploi les vendeuses

et vendeurs jusqu’à la réouverture d’un nouveau magasin à la Cloche d’Or (ce vendredi). La confiserie se prépare surtout à quitter, fin janvier 2026, son ancien *flagship* qu’elle loue depuis 1989, rue des Capucins. Trop grand, trop peu pratique, l’immeuble ne serait plus en phase avec les temps, dit Anne Nickels, sans vouloir pour l’instant dévoiler le futur emplacement de Namur au centre-ville : « Nous avons cherché pendant des années ».

Sur *RTL-Télé*, Jean-Paul Nickels, le prédécesseur et père d’Anne Nickels, évoquait récemment une renommée devenue « un peu poussiéreuse ». La vieille dame de la pâtisserie luxembourgeoise (161 salariés en 2023) a cumulé les erreurs sur les dernières années. Ses

nouveaux ateliers de production à Hamm, entourés de somptueuses salles de consommation, ont ouvert en 2007, la veille de la crise financière. Namur venait de planter un paquebot flambant neuf au milieu d’une zone d’activités désertique. Inauguré en 2019, son magasin dans le *shopping mall* du Ban de Gasperich s’est vite révélé surdimensionné (700 mètres carrés) et peu adapté aux goûts de la jeune clientèle.

Anne Nickels dit miser sur le renouveau. Face aux caméras de *RTL*, elle ne cachait pas que la transmission familiale était « eng schwéier Saach ». (Son frère, Max Nickels, s’est retiré de la gestion active en octobre 2023, suite à des « divergences », comme l’a noté récemment le *Wort*.) Dans le bilan 2023, on

apprend que « la Société bénéficie de lettres de confort assurant le soutien financier accordé par deux actionnaires à la Société jusqu’en décembre 2025 ». « Vater und Onkel hätten sehr viel Geld ‘reingepumpt, aber jetzt sind wir auf dem richtigen Weg’ », disait Anne Nickels il y a quelques mois au *Wort*. ^{BT}

Wir speichern jetzt

„Systematisch“ soll in den kommenden 24 Monaten die Rolle von Batterien in der Stromversorgung ausgebaut werden. Von kleinen Batterien als Puffer bei der Eingensversorgung von Haushalten mit Solarstrom, über Elektroautos, die „bidirektional“ laden, das heißt, auch Energie ins Netz geben können, bis hin zu Batterien auf

Stadtviertel-Ebene, in Betrieben sowie ganz großen an wichtigen Stellen im Netz. Dazu nahm der Regierungsrat vergangenen Freitag eine „Späicherstrategie“ mit 20 Maßnahmen an, die Wirtschaftsminister Lex Delles (DP) am Mittwoch vorstellte. Koordiniert werden soll der Ausbau durch die Stromversorger und die Netzbetreiber. Der Staat stellt Beihilfen bereit und wird große Projekte ausschreiben. Zuschüsse kündigte Delles auch für Privatleute an, die für ihre Fotovoltaik-Anlage noch keine Batterie angeschafft hatten. Unterstützt werden soll auch der Einbau digitaler Systeme, die das Laden und Entladen der Batterien managen. Mitte 2027 soll evaluiert werden, wie weit die Umsetzung der Strategie gediehen ist. ^{PF}

Les nouveaux VRP

IIII Georges Canto

Comment les créateurs de contenus prennent la main sur l'économie de l'influence

En l'espace d'une décennie, le grand public est devenu familier de ces influenceuses et influenceurs qui le poussent à acheter toutes sortes de biens et services sur Internet, tout en affichant fièrement le nombre de leurs *followers*. Mais la plupart des gens seraient bien étonnés d'apprendre que, dans le monde, l'activité de ces nouveaux professionnels du web (une population estimée à quelque cinquante millions de personnes) pèse aujourd'hui plus de trente milliards de dollars par an, trois fois plus qu'en 2020 et presque vingt fois plus qu'il y a dix ans. Une montée en puissance qui lui permet aujourd'hui de tenir salon. Les 10 et 11 décembre 2024 s'est tenue la première édition de la Paris Creator Week, une manifestation réunissant 2 000 professionnels de l'influence. Fait significatif, parmi les sponsors, figuraient deux établissements financiers, BNP Paribas et Trade Republic.

Le marketing d'influence n'a rien de nouveau, mais avec l'importance prise par Internet et par les réseaux sociaux, la façon dont il est perçu par les consommateurs et dont il est utilisé par les entreprises a considérablement évolué. Au sens étroit, les influenceurs sont des personnes bénéficiant d'une certaine célébrité, principalement des personnalités de la TV, des sportifs et des artistes. Leur présence dans la communication des entreprises est très ancienne, mais elle ne se limite plus à des publicités à la TV ou dans les pages de magazines. Grâce à Internet elle est devenue plus active et plus récurrente. Au sens large, la population des influenceurs inclut les « créateurs de contenu », actifs sur les réseaux sociaux et les plateformes web comme Youtube où ils postent des vidéos ou partagent des images et des textes avec une communauté plus ou moins importante, sur les thèmes les plus variés (cuisine, voyages, développement personnel, sport, mode, lifestyle, jeux vidéo, humour). Les entreprises passent de plus en plus par leur intermédiaire pour augmenter leur visibilité et leurs ventes. En effet, les consommateurs ont tendance à se détourner des modes traditionnels de communication et leurs comportements d'achat sont de plus en plus guidés par les avis et les recommandations d'amis, de membres de la famille, de pairs et d'influenceurs. Ces derniers jouent un rôle crucial pour un grand nombre de personnes.

Une étude sur « l'état du marketing d'influence » a montré que 76 pour cent des utilisateurs de réseaux sociaux ou de plateformes ont déjà acheté un produit suite à une publication sur les réseaux sociaux, ou prévoient de le faire. Conséquence : environ les trois-quarts des annonceurs disent utiliser le marketing d'influence, affirmant que les partenariats avec des



MrBeast, le créateur de contenus le plus bankable du monde, selon Forbes

influenceurs sont bénéfiques et qu'ils apportent des clients « de meilleure qualité ». La mode et la beauté constituent les domaines les plus prisés du marketing d'influence, avec près du quart des entreprises qui l'utilisent comme stratégie principale, dont des marques fortes comme Zara, H&M, L'Oréal ou Maybelline. Les jeux vidéo suivent de près en termes de popularité, avec douze pour cent des acteurs augmentant leurs budgets dans l'influence.

Une évolution intéressante s'est produite depuis quelques années, après que les professionnels ont constaté que le taux d'échec des campagnes d'influence dépassait les vingt pour cent. Les célébrités d'Internet, qui affichent le plus grand nombre d'abonnés ou « followers » passent pour être trop éloignées de leur public, qui a du mal à s'y identifier. Le critère le plus pertinent est devenu celui de l'engagement, mesuré, pour faire simple, par le pourcentage de « likes » d'une publication par rapport au total de suiveurs. Or, ce taux, très variable selon les « spécialités », est nettement plus élevé pour les micro-influenceurs dont le nombre d'abonnés est compris entre 5 000 et 100 000 : souvent inconnus du grand public mais très appréciés de leur communauté, ils bénéficient d'une grande confiance de la part de ses membres, ce qui garantit une meilleure efficacité en termes de conversion de l'intérêt manifesté pour un produit en acte d'achat. De ce fait, plus des trois-quarts des marketeurs mesurent désormais le succès de leurs campagnes d'influence grâce à cet indicateur et s'intéressent davantage aux « créateurs de contenu » qu'aux « personnalités ». Réseau social très populaire auprès des jeunes, TikTok est devenu la plateforme préférée pour les actions de marketing d'influence : 66 pour cent des marques l'utilisent, contre 47 pour cent Instagram et 33 pour cent YouTube.

Les plateformes spécialisées sont très nombreuses. Celles de jeux vidéo, pionnières du marketing d'influence par le biais du « placement de produit », ont évolué mais restent puissantes : Twitch, du groupe Amazon, reçoit 31 millions de visiteurs tous les jours. L'étude Coherent Marketing Insights, menée sur les créateurs de contenus en France avant le salon de Paris fin 2024, montre la professionnalisation croissante d'un « métier » longtemps affligé d'une image d'amateurisme. Ainsi, un quart d'entre eux exercent désormais à plein temps, soit dix points de plus qu'en 2021. Par ailleurs, en raison de son poids économique, le secteur est pris au sérieux par les pouvoirs publics, qui, tout comme les grandes sociétés présentes sur le marché, y encouragent les « bonnes pratiques ». En France il représente déjà près de 440 000 emplois directs (créateurs, auteurs, monteurs), soit davantage que le secteur bancaire, et un nombre considérable d'emplois indirects (dans le commerce en ligne, la logistique, les services juridiques ou les agences de publicité).

Néanmoins plusieurs éléments négatifs persistent. Comme il n'existe aucune barrière à l'entrée pour devenir influenceur ou créateur de contenu, leur nombre s'accroît régulièrement. L'effet de saturation qui en découle s'accompagne d'une détérioration de la qualité des nouveaux arrivants. La confiance des consommateurs s'érode. En France, selon un sondage Harris Interactive réalisé en 2023, 70 pour cent des sondés disent avoir une mauvaise image des influenceurs. Aux États-Unis, seulement douze pour cent se considèrent prêts à acheter un produit recommandé par un influenceur, contre 90 pour cent s'il l'était par un pair ou un proche. Plus inquiétant, une étude menée dans toute l'Amérique du Nord en avril 2024 révélait que la méfiance gagnait la moitié de la génération Z, celle des moins de 30 ans, qui a porté le marketing d'influence à son niveau actuel.

Il faut dire qu'une odeur de soufre continue de planer au-dessus de ce petit monde, ce qui lui a valu de la part du quotidien *Libération* le qualificatif peu enviable d'« univers pitoyable ». Certains influenceurs, ayant trop affiché leur luxueux train de vie (réel ou mis en scène) sur les réseaux sociaux, ont été victimes d'agressions physiques gravissimes pour leur extorquer de l'argent. Si ces actes criminels restent limités, les duperies et arnaques en tous genres pullulent. En 2024, l'autorité française de répression des fraudes a révélé que près de la moitié de 310 influenceurs contrôlés l'année précédente étaient « en anomalie concernant l'affichage de l'intention commerciale de leurs publications » ou pour des allégations trompeuses sur certains produits. Trente-cinq ont même fait l'objet de poursuites pénales pour la vente de produits contrefaits ou dangereux pour la santé (cosmétiques, médicaments). Dans les services, le secteur financier et celui des jeux et paris en ligne ont fait l'objet de plusieurs procédures judiciaires.

Ces pratiques répréhensibles ont été rendues possibles par les lacunes juridiques. En Europe il n'existe pas de réglementation spécifiquement dédiée aux influenceurs, mais un cadre commun via les directives et règlements sur la publicité, le numérique et les médias audiovisuels. Seuls quelques pays comme la France, l'Allemagne, l'Espagne ou l'Italie se sont dotés de lois encadrant l'influence commerciale, mais elles restent disjointes. Une harmonisation progressive, qui s'appuierait notamment sur le Digital Services Act (DSA) est néanmoins souhaitée par la Commission européenne : ce règlement en vigueur depuis août 2023 renforce déjà la responsabilité des influenceurs (qui doivent s'assurer que leur contenu n'est ni trompeur ni illégal) et des plateformes en ligne, imposant la transparence sur les contenus sponsorisés, et la possibilité pour les utilisateurs de signaler facilement, avec une réponse rapide, les contenus problématiques. ●

L'impact de l'IA

L'intelligence artificielle est utilisée intensivement par les influenceurs comme par les annonceurs. Grâce à l'IA, les créateurs de contenu bénéficient des gains de productivité issus de l'automatisation de certaines tâches comme l'écriture ou le montage. Les outils de traduction instantanée et de doublage permettent de casser la barrière de la langue et de s'adresser à des publics beaucoup plus vastes. L'IA permet aussi de décortiquer le travail des créateurs pour orienter les choix des annonceurs. Un outil proposé par l'institut Ipsos BVA permet ainsi de déterminer les thèmes de prédilection des créateurs, les émotions qu'ils véhiculent, le type de musique ou les mots utilisés. De cette manière les entreprises peuvent choisir les influenceurs (au sens large) les mieux « alignés » avec leurs produits ou leurs valeurs. Elles peuvent aussi choisir les plateformes adéquates, les travaux montrant par exemple que TikTok fonctionne davantage qu'Instagram sur un registre « émotionnel ». L'intégration de l'IA améliore les résultats des campagnes pour deux tiers des marketeurs, selon le site spécialisé *Influencer Marketing Hub*. [gc](https://www.influencermarketinghub.com)

« On ne peut pas se construire sur des mensonges »

IIII Interview : Frédéric Braun

Quinze ans après le rapport Dostert, Blandine Landau démonte le mythe d'un Luxembourg innocent face aux spoliations des juifs. Mais la publication de sa thèse est ralentie

d'Land : Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser au sujet de la spoliation des personnes juives (ou définies comme telles par les nazis) durant l'Occupation ?

Blandine Landau : J'avais été sensibilisée à la question à travers mon travail de conservatrice du patrimoine, en menant des recherches de provenance sur les œuvres issues du pillage des Allemands. J'étais déjà installée au Luxembourg, où mon mari travaillait, et j'avais débuté une première thèse d'histoire sur le marché de l'art — un domaine où les enjeux de dépossession sont très présents. Quand un poste s'est ouvert au C²DH, j'ai proposé un projet axé sur les œuvres d'art, un angle qui n'avait été que très peu couvert jusque-là au Luxembourg. Ma candidature a été retenue.

Comment avez-vous abordé le sujet ?

Ma thèse a deux volets. Le premier traite du pillage d'œuvres d'art, le second de la dépossession dans ce que j'ai appelé la zone BAB, donc les rues du Brill, de l'Alzette et des Boers (actuelle rue Nelson Mandela, *ndlr.*) à Esch-sur-Alzette. J'ai cherché à savoir, dans chaque cas, ce qui existait entre 1935 et 1940, qui étaient les personnes ensuite considérées comme juives, ce qu'elles possédaient, et comment s'est passée la dépossession entre 1940 et 1945. Pour le volet sur l'art, je suis partie de mots-clés comme « Galerie » ou « Ausstellung » dans les journaux numérisés par eluxemburgensia. C'est une ressource extraordinaire, et je ne remercierai jamais assez les concepteurs et toutes les petites mains qui ont scanné ces documents. J'ai pu cartographier les acteurs du marché de l'art, identifier des familles juives collectionneuses — une douzaine de cas — en m'appuyant aussi sur des archives familiales, des photographies, et des sources d'après-guerre. Cela va à l'encontre du cliché selon lequel il n'y aurait pas eu de propriétaires juifs d'œuvres d'art au Luxembourg, comme avait pu l'affirmer Paul Cerf avec la phrase : « Pas de Rothschild parmi les Juifs luxembourgeois ».

Et comment se faisaient les spoliations dans le domaine de l'art ?

Ce n'est pas toujours une « spoliation » au sens juridique, souvent c'est du pillage pur, donc sans trace. J'ai trouvé des éléments dans la comptabilité de deux marchands qui achetaient massivement des œuvres avant même les lois d'avril 1941. On peut relier ces achats à des familles juives identifiées, comme les Geiershöfer ou les Deutsch. Dans les archives du ministère français des Affaires étrangères à La Courneuve ou celles de l'Office de récupération économique à Bruxelles, on trouve aussi des témoignages d'après-guerre sur la manière dont ces œuvres ont été saisies. En comparant, on se rend compte que dans de nombreux cas les marchands d'art qui vendent des œuvres au « Landesmuseum » (l'actuel Musée national d'archéologie, d'histoire et d'art, *ndlr.*) sont les mêmes qui pillent chez les familles juives.

« Rendre leur place à ces personnes qu'on a complètement effacées »

Quels sont les obstacles que vous avez rencontrés en cours de recherche ?

Ayant pratiqué la recherche dans d'autres pays — en France, en Belgique, en Allemagne, aux États-Unis —, il y a certains blocages qui étaient inattendus. Je suis conservatrice de métier. Les autres conservateurs sont mes collègues et je comprends certaines contraintes juridiques et pratiques auxquelles ils font face, mais j'ai eu quelques surprises. Le cadastre, par exemple, a été totalement fermé. Pour la deuxième partie de la thèse, le projet d'origine, c'était de faire une étude comparative sur quatre ou cinq zones géographiques. On l'a vite abandonné, notamment parce que, pour certaines communes, il a été impossible d'accéder aux fiches du bureau de la population, qui ont été, pour moi, une source essentielle. Sans cette source, je ne pouvais rien faire, parce que je ne sais pas qui habitait dans telle zone à telle époque. A contrario, des institutions comme les archives d'Esch ou d'Ettelbruck ont été d'une aide précieuse.

Pourquoi vous êtes-vous concentrée sur des zones géographiques spécifiques ?

Parce que se focaliser uniquement sur les œuvres d'art donne une image biaisée. Ces biens appartenaient à une minorité au sein de la minorité. Je voulais montrer la réalité plus large de la population juive, dans sa diversité. Pour cela, j'ai utilisé, entre autres, la comptabilité allemande, les Kontobücher du Chef der Zivilverwaltung (CdZ). Ces registres décrivent les types de biens confisqués : mobilier, entreprises, comptes bancaires, logements — même les baux locatifs. Ces derniers sont souvent ignorés, alors que si une personne continue à payer un loyer, elle a des droits. Être évincé sans compensation, c'est aussi une forme de spoliation. Si j'ai mené cette étude, c'était aussi pour montrer l'impact à long terme de la dépossession. L'impact sociologique de la persécution a été absolu-

ment massif. Isabelle Bakouche, qui a codirigé ma thèse avec Sarah Gensburger, Andreas Fickers et Denis Scuto, évoque ces changements au niveau de la composition de population dans les îlots considérés comme des quartiers juifs à Paris avant la guerre.

Quel rôle ont joué les autorités luxembourgeoises ?

C'est une question de chronologie. Dès les premiers jours de l'Occupation, la Commission administrative luxembourgeoise met en place des mesures soi-disant protectrices — nommer des commissaires gérants, mettre sous tutelle des biens —, mais qui dans les faits facilitent le pillage. J'ai retrouvé, dans ma zone d'étude, des listes de saisies où l'on voit que les personnes qui se rendent dans les magasins des personnes juives ne s'arrêtent pas au matériel commercial ; ils prennent tout, y compris des objets domestiques. Ces commissaires deviennent ensuite collaborateurs actifs, puis travaillent avec la Revisions- und Treuhandgesellschaft. Dans les semaines suivant l'évacuation de mai 1940, des biens sans propriétaire identifié sont collectés dans des gymnases ou écoles, pour être rendus aux habitants à leur retour. Sauf que les juifs, eux, ne sont pas autorisés à revenir. Les objets restants sont vendus. J'ai retrouvé des lettres du service juridique communal se demandant quoi faire de ces biens... Elles concluent qu'il faut les vendre, le produit revenant à la commune.

Est-ce que ce que vous avez réussi à reconstruire des parcours individuels ?

Oui. Par exemple le parcours de Léo Tarler, un jeune photographe, qui fuit avec sa femme et son père. Ils sont arrêtés et déportés. Son père tente de revenir après la guerre, mais comme son logement appartenait à son fils, il n'a plus droit à rien. Ou encore les frères Reis qui partent de rien et créent deux boutiques. La guerre les pousse à fuir. La veuve du cadet revient seule avec quatre enfants. L'administration lui interdit de rouvrir les magasins, au nom d'une prétendue « concurrence déloyale ». On lui accorde seulement 24 heures pour vider les comptes...

La question des réparations se pose-t-elle ?

Il s'agit d'une question politique. En tant qu'historienne, je ne peux pas trancher sur l'indemnisation. Mais je peux dire que les méthodes dominantes s'appuient sur la comptabilité allemande, ce qui exclut tous les biens pillés hors de ce cadre ou donnés gratuitement à des associations pro-nazies, ou aux communes. De nombreux objets ont été cédés à vil prix, pour favoriser l'adhésion de la population. Là aussi, ça veut dire que le montant du bien tel qu'indiqué dans les registres de comptabilité est très inférieur à sa valeur de marché.

Quelles influences ont eu vos deux directrices de recherche qui ont codirigé votre thèse depuis Paris ?

Énormes. Isabelle Bakouche et Sarah Gensburger m'ont transmis une approche micro-historique, ancrée dans les réalités sociales, dans la sociologie urbaine. Cela m'a permis de me démarquer des travaux précédents, notamment ceux de la commission Dostert, qui a travaillé de 2001 à 2009, et qui avait surtout pris une approche par le haut. J'ai voulu faire autre chose.

La publication de votre thèse est aujourd'hui ralentie à cause des demandes d'anonymisation des Archives Nationales...

Elles concernent la quasi-totalité des personnes que je cite. Or il s'agit de personnes qui sont mortes, en quel cas la RGPD ne s'applique plus, et de personnes dont le nom figure pourtant dans la presse de l'époque, avec adresse et numéro de téléphone. Sans compter qu'il s'agit souvent de personnes publiques, dont les activités pendant la guerre ont déjà été mentionnées par d'autres chercheurs. C'est un peu schizophrénique comme situation, mais c'est bien ce qui bloque une partie de la diffusion de mon travail de recherche.

Qu'est-ce qui vous a le plus touchée dans cette recherche ?

Les familles. Dans l'écrasante majorité des cas, elles me contactent sans rien réclamer. Juste pour comprendre. J'ai rencontré cette dame extrêmement gentille à Montréal, survivante d'Izieu ; je lui apporte des images d'archives que j'ai trouvées sur ses parents, notamment des demandes de renouvellement de la carte de police des étrangers, avec leur signature. Et là, elle se met à pleurer et me dit : mais c'est la première fois que je vois une trace humaine de mes parents. Déjà, elle n'avait quasiment pas de photos, mais là, c'était quelque chose de beaucoup plus fort — leur présence physique dans ce geste.

Comment voyez-vous le rôle de votre travail dans le processus de mémoire et de justice concernant les spoliations ?

Je pense que la seule façon d'expliquer ce qui s'est passé lors des spoliations, c'est de tout mettre sur la table. On ne peut pas se construire de façon structurée sur des mensonges. Et c'est là le travail des historiens et je suis extrêmement honorée d'avoir eu cette mission et j'espère l'avoir rempli le plus sérieusement et avec le plus de droiture possible. En tant qu'ancienne fonctionnaire, je reste profondément attachée à cette notion de service public. Mon objectif, c'est d'être utile. De rendre leur place à ces personnes qu'on a complètement effacées et de permettre que le passé soit regardé sous l'angle des faits. ●

Blandine Landau est historienne et historienne de l'art. Sa thèse de doctorat « À la recherche des juifs spoliés : pillages et 'aryanisation' au Luxembourg pendant la Seconde Guerre mondiale » a bénéficié d'un cofinancement de la part de la Fondation Luxembourgeoise pour la Mémoire de la Shoah



L'historienne
Blandine
Landau, ce
vendredi dans la
Brasserie Alfa

Frédéric Braun



Der Megastar
Justin
Timberlake...



„Y’all made my dream come true“

IIII Sarah Pepin

Wer am Dienstagabend an der Luxexpo ankommt, fühlt sich sogleich im süßlichen Flair der 90er-Jahre gebadet, als zumindest Westeuropa den Eindruck hatte, die Welt sei noch in Ordnung. Neben dem *Bingewatching* auf dem heimatlichen Sofa gibt es eben auch lebensechte Wege, den Alltag und die etlichen Krisen auszublenken. Aus den Lautsprechern dröhnen eingängige Playlists mit No Doubt und Outkast, die Menschenmasse wippt vorsichtig hin und her. Am DJ-Pult steht Andrew Hypes, Justin Timberlakes’ Tour DJ, und serviert Mash-ups von House of Pain. Es ist nach Sting und Green Day und vor Guns N’Roses ein weiterer musikalischer Retromoment des hiesigen Sommers, in dem es sehr viele Retromomente gibt. (Man darf sich fragen, wann ein Megastar, der gerade jetzt auf der Höhe seines Schaffens ist, diese Bühne ausfüllen wird.)

Justin Timberlakes’ Publikum, 16 000 an der Zahl, besteht jedenfalls mehrheitlich aus Frauen, die meisten sind über 35. Man erblickt Grüppchen aus Freundinnen, Müttern und Töchtern, ein paar vereinzelte Familien, die ihre Kinder zum ersten Mal auf ein großes Konzert mitbringen. Sylvia ist aus Völklingen angereist, ihre Freund Katja aus Rheinland-Pfalz. Sie seien „mittelmäßige Fans“, doch Justin sei die Musik aus ihrer Jugend. Ansonsten hören sie Paul Kalkbrenner, „Elektro, R’n’B und House“. Zu beobachten gab es einen hohen Prozentsatz an Leoparden-Mustern, Glitzer im Gesicht und auffallend wenig

Die-hard-Fans, die mit einem Justin-t-Shirt zum Konzert gekommen wären. Um halb acht wird dann der norwegischen Sängerin Dagny und ihrer Band die Aufgabe übertragen, die Schar mit eher rockigem Pop mit Synth-Einflüssen aufzuwärmen. Es gelingt ihnen nicht recht, das Publikum scheint wenig mit ihrer Musik anfangen zu können.

Justin Timberlake glänzt seit zweieinhalb Jahrzehnten am Pophimmel. Gemeinsam mit Britney Spears fing er als kleiner Junge aus Memphis, Tennessee im Mickey Mouse Club an, wurde in den 90er-Jahren Mitglied der äußerst erfolgreichen Boyband Nsync. Michael Jackson wollte zu jener Zeit ein Duo mit ihm. Timberlake fassonniert sich als eine Art *boy next door*, aber mit mehr Sexappeal und einer Prise lässigem Machismos, baut sich dann seit den frühen Nullerjahren eine beträchtliche Solokarriere auf: Mehr als 54 Millionen verkaufte Alben, zehn Grammys, endlose Zusammenarbeiten mit den Größen des R’n’B Timbaland, Pharrell Williams und Jay-Z. Heute hat er mehr als 15 Milliarden Streams auf Spotify, 71 Millionen Follower auf *Instagram*. Er ist Vater und seit dreizehn Jahren mit der Schauspielerin Jessica Biel verheiratet.

Eine Studie zeigte vergangenes Jahr, dass Musik, die mit Nostalgie in Verbindung gebracht wird, Regionen im Gehirn ankurbelt, die mit Emotionen, Selbstreflexion und Erinnerung zu tun haben. Somit wäre auch wissenschaftlich unterstrichen, dass Musik eine besondere

Rolle in der emotionalen Entwicklung und Konsolidierung von Erinnerung und Identität spielt. Der Soundtrack der prägenden Jugendjahre birgt umso mehr die Möglichkeit einer Zeitreise. Insofern lässt sich die Frage, was einst relevante Popstars machen, wenn sie gefühlt nicht mehr so erfolgreich sind, einfach beantworten: Sie spielen die Hits von früher weiter. „Genau wie er werden wir auch älter“, sagt Claudia, großer Nsync-Fan und nun Mutter von zwei Kindern von neun und fünf Jahren, die Justin Timberlake nicht kennen. Sie schenkte ihrer Freundin das 150-Euro-Ticket zum Geburtstag. Zwei andere Frauen hoffen laut, dass er „nicht zu viel neue Musik spielt“.

Justin Timberlake ist den amerikanischen Demokraten zuzuordnen, er trat bei der Amtseinführung von Joe Biden auf. Die zunehmende Politisierung, die die Popkultur ergriffen hat, hat ihm bis vor zwei Jahren wenig geschadet. Das *People* Magazin nannte ihn gar den „Teflon-Mann“ – alles perlt einfach an ihm ab. Das änderte sich, als Britney Spears ihn in ihren Memoiren *The woman in me* 2023 als Fremdgeher beschrieb, der sie unter Druck setzte, eine ungeplante Schwangerschaft abzubrechen. Das Ende dieser stark mediatisierten Beziehung war 2002 ein Lehrstück im Sexismus: Justins Karriere hob ab, Britney wurde misogynen Medienkritik unterworfen und durfte die Scherben aufheben.

Ein weiterer Moment, den Justin Timberlake ohne weiteres überstand, war der Nipplega-



... und seine Fans

Justin Timberlake lud auf der Luxexpo zum Oldschool-Eskapismus ein

Die Leute wollten eine Tanzparty. Sie sollten sie bekommen

te-PR-Stunt aus dem Jahr 2004, der charmanterweise von den puritanischen Amerikanern „wardrobe malfunction“ getauft wurde. Bei einer Performance des Songs *Rock your Body* zog Timberlake Janet Jackson während der Superbowl-Halbzeit beim letzten Satz „I better have you naked by the end of this song“ das Bustier runter, sodass ihre gesamte Brust herausfiel. Janet Jackson durfte nicht auf den Grammys auftreten, ihre Karriere bekam einen kräftigen Knacks, Timberlake machte weiter. 2021 kam eine offizielle Entschuldigung an Janet Jackson und Britney Spears. Es würde ihm zutiefst leid tun „for the times in my life where my actions contributed to the problem, where I spoke out of turn, or did not speak up for what was right“. Er fand, er habe von einem System profitiert, das Misogynie und Rassismus unterstützte. Zwei Jahre später, Timberlake war in den Genuss von Spears' Buch gekommen,

erklärte er: „I'd like to take this opportunity to apologize to absolutely fucking nobody.“

„Er ist nicht top in punkto Männlichkeit“, sagt Claudia. Andere interessieren sich heute Abend nicht für solche soziologischen Analysen. Sie wollen eine *good old-fashioned* Tanzparty. Um Punkt 21 Uhr sollen sie diese bekommen; erst betreten die zahlreichen Tennessee Kids, Timberlakes' Band, die Bühne. Dann der Entertainer *himself*, mit Sonnenbrille und Bart, in lässiger schwarzer Baggyhose mit Kette und kaki-blauer Patchworkjacke. Er verneigt sich vor dem Publikum, dann gibt es das Stück *Mirrors* zu hören, der Bass wummert. Smartphones werden gezückt, alle singen mit. Timberlake, begnadeter Tänzer, legt immer noch gute Moves dar. (Die FAZ meinte 2006, „es gibt derzeit wohl keinen anderen weißen Popstar, der sich bewegt wie dieser dürre Hering“.) Das Publikum der Luxexpo hat er innerhalb von einer Sekunde um den Finger gewickelt. Herzen fliegen im entgegen, er wird gefeiert wie einst Könige. Timberlake blendet seine größten Hits mit Übergängen ineinander: *My love*, *Cry me a river*, *Señorita*, *Like I love you*. Mal spielt er Gitarre, kurz Orgel. Justin Timberlake, 44 Jahre alt, hat wenig Energie eingebüßt. Die Show ist ausgefeilt und unterhaltsam, er braucht sich nicht warm zu spielen. Eine kleine Pause nutzt er für eine Charmeoffensive: „How we feelin' tonight? You look good, Luxembourg. Can I call you Lux?“ Weiter geht es mit Hüftschwüngen mit den Backgroundsängerinnen.

Links vor der Bühne stehen fünf Jugendliche. Ella, Jay, Layne, Salomé und Mila liegen mit zwischen 15 und 17 Jahren deutlich unter dem Altersdurchschnitt. Ihr Look reiht sich mit Baggyhosen und Bandana jedoch problemlos in die Neunziger ein – woher kennen sie Justin Timberlakes Musik? „Von unseren Eltern“. „Das ist schon oldschool, aber ich höre viel Hip-hop aus dieser Zeit, Eastside, Westside“, sagt Jay – Tupac oder Snoop Dogg etwa.

Die besten, souligsten Songs, die Justin Timberlake auf seinem Zenith zwischen 2002 und 2014 produzierte, handeln meist um „kitten, ass and titties“, wie er im Song *Memphis* vorträgt. Einstudierte Lässigkeit und eine gewisse Dominanz gehören dazu, auch wenn Teile des Popbusiness sie heute ablehnen. Nach den drei Alben *Justified*, *FutureSex/LoveSounds* und *The 20/20 Experience* fokussierte sich Justin Timberlake zwischen 2009 und 2013 zwischenzeitlich auf das Schauspiel, war unter anderem in David Finchers *The Social Network* zu sehen und in *Inside Llewyn Davis* von den Coen Brothers. Mit seiner Rückkehr zur Musik, *Man of the Woods* aus dem Jahr 2018, wagte er sich mit Country-R'n'B in bizarre Gefilde. Im Song *Supplies* vermischen sich Prepper-Gedanken mit Retterfantasien: „I'll be the wood when you need heat / I'll be the generator, turn me on when you need electricity / Some shit's 'bout to go down, I'll be the one with the level head / The world could end now, baby, we'll be living in The Walking Dead / 'Cause I got supplie-ie-ies /

Supplie-ie-ies.“ Die *Zeit* nannte es einen „schlecht kaschierten Versuch, sich bei den wichtigsten Protest-Hashtags der Gegenwart einzuhaken“. Das deutsche Feuilleton zerriss das Album in der Luft. Timberlake wirke mit seinem haltungslosen Pop wie aus der Zeit gefallen, urteilten die Kritiker. Im *New Yorker* wurde 2019 festgehalten: Justin Timberlake spielt kaum mehr eine Rolle im Popuniversum. Dann doch lieber ganz unpolitisch weiter mit den Hüften shaken? Mit dem letzten Album *Everything I thought I was* lief es kaum besser. Er spielt vergleichsweise wenig Songs davon, und serviert den Leuten stattdessen seine Hits von früher.

Auf der Luxexpo legt Justin Timberlake souverän *Can't stop the feeling* hin, ein Hit des Trolls-Films aus dem Jahr 2017. *Dance dance dance*, glücklicher kann ein Publikum nicht aussehen. „I love it here“, sagt der Sänger in einer Pause, I might not leave“. Eine Frau schreit daraufhin so laut, dass sie in Ohnmacht fallen könnte. „Y'all made a Tennessee's boy come true“. Romantische Töne werden angeschlagen, Timberlake spielt Gitarre. Dann der ultimative Hüftschwung-Titel: *Sexy Back* zum Grand Finale. Nach dem Konzert wird prompt die 90-er Playlist angeschmissen. *Free from Desire* von Gala aus dem Jahr 1997 schallt aus den Lautsprechern auf den riesigen Parkplatz, gefolgt von Coronas *The Rhythm of the night* von 1994. Eine Schar von Tausenden bewegt sich mitsingend und tanzend in die Nacht. ●



Auf den Bühnen der Provence

Die luxemburgische Kunstproduktion exportiert sich derzeit, ebenso wie Teile der hiesigen Mittelklasse, dank Kulturlx in die Provence. Wer will denn schon die hiesigen Temperaturschwankungen aushalten, wenn man sich gleich in die *canicule* setzen kann? Am Off-festival von Avignon sind noch bis zum 26. Juli drei Theater- und Tanzstücke zu sehen: *En Quête* von Fabio Godinho, *Ce que j'appelle l'oubli* von Sophie langevin und *The Great Chevalier* von Simone Mousset.

Godinhos Stück befasst sich mit dem Thema der Identität, der Interkulturalität und der Suche nach sich selbst, insbesondere nach Emigrationserfahrungen. Jorge de Moura steht auf der Bühne und hat den Ton ausgearbeitet (Porträt auf Seite 21), Lis Dostert, Lynn Rosa André und Maximilien Ludovicy spielen ebenfalls.

Ce que j'appelle oubli erzählt die grausame Geschichte eines Mannes, der aufgrund einer Nichtigkeit zu Tode geschlagen wird. Zuvor war er in einen Supermarkt gegangen, hatte ein Bier geöffnet und es getrunken. Die Sicherheitsbeamten bringen ihn daraufhin um. Eine Meldung wird zum Vehikel für eine Erforschung von „gratis Gewalt“. Luc Siltz spielt den Erzähler, Jorge de Moura hier die Musik.

Simone Mousset, Preisträgerin des Luxemburger Tanzpreises, steht in *The Great Chevalier* gemeinsam mit Louis Chevalier auf der Bühne. Letzterer verkörpert das Klischee eines genialen Choreografen, seiner selbst äußerst sicher, dessen Talent jegliche Machtmissbräuche rechtfertigt. Mousset vereint hier Satire mit Tanz auf höchstem Niveau. Das Online-Magazin *Sceneweb* urteilt: „Un ensemble qui force parfois un peu trop le trait, mais où la danse est volontiers technique et virtuose.“ Die drei Spektakel sind bis auf ein paar Ruhetage bis zum 26. Juli in Avignon zu sehen. SP

Best of Summer

Die Rotondes haben ihr Programm für die Congés annulés vom 25. Juli bis zum 21. August vorgelegt. Es lässt sich sehen, so sehr, dass

ein Best-of schwierig zusammenzustellen ist. Aber an großen Aufgaben wächst man bekanntlich.

Wer tanzen will und Dark Wave mag, sollte das spanisch-katalanische Duo Dame Area aus Barcelona nicht verpassen. Irgendwo im kraftvollen Gesang, der EBM, Post-Punk und Techno verbindet, findet man auch noch ein bisschen Flamenco. Pausen legt Dame Area zwischen den Songs nicht ein, was den Abend zum vielleicht tanzbarsten Konzert-Set des Monats machen dürfte. Wobei, Arsenal Mikebe, ein Perkussionstrio aus dem ugandischen Kampala, könnte Konkurrenz machen, um sich in eine Trance zu tanzen: Ssentongo Moses, Dratele Epiphany und Luyambi Vincent de Paul spielen ein Set das tatsächlich „elektronisch und akustisch“ zugleich klingt, wie die Rotondes es ausdrücken. Oder Kabeaushé aus Kenia vielleicht? Selten-gehörter, energiegeladener und äußerst versatiler Elektro-Pop eines „Torero des Dancefloors“ (Transmusicales von Rennes), der alles „aufsaugt, von Michael Jackson zu Tyler the Creator, von M.I.A zu Kanye West“.

Gitarrenmäßig ist man bei den congés mit eingängigen Riffs zum Hinundher-Wippen gut bedient. Hervorzuheben sind zum Beispiel der emotional angehauchte Indie-rock des Quintetts Been Stellar aus New York, der klingt, als hätte er ebenso in den frühen Nullerjahre geschrieben werden können, das im besten Sinne. Der Hauptact der Opening Night, die französische Mathrock-Band Totorro, die ohne Lyrics auskommt, verspricht auch mit ihren trällernden Gitarren nach vorne zu gehen. Ebenso wie Deadletter aus York, die mit sexy Art-Punk-Sound und amüsanten Lyrics („I got shoes, but no soul“) daherkommen. Richtig gut klingen auch Sprints aus Dublin, die zuvor sowohl auf dem Dour Festival als auch auf dem Latitude spielen und die Pixies supportet haben. Zuletzt noch das beeindruckende Frauen-Quintett The Linda Lindas, die vielleicht einen Altersrekord mit ihrer Drummerin brechen, die beim Auftritt gerade mal 14 sein wird.

Zum Runterkommen und eventuellem Abkühlen sei das Konzert der türkischen Pianistin Büsra Kayıkçı empfohlen, die moderne Klassik darbietet. Aus Luxemburg sorgen unter anderem der verträumte Pop von Hannah Ida, Oldschool-Hiphop von DJ PC, die Newcomerin Lara Grogan und The Cookie War Complot für Unterhaltung auf dem Parvis. Neu ist in diesem Jahr der Family Day, der am 26. Juli ab 17 und bis 21 Uhr die kleinsten Bürger/innen für die Wonnen der Live-Erfahrung begeistern soll, das anhand von partizipativen DJ-Sets (man kann sich online anmelden), einem Mini-Set von Totorro und weiteren Acts. Das ganze Programm auf rotondes.lu. SP



S'isoler parmi les autres

IIII Josée Zeimes



La saison théâtrale au Luxembourg touche à sa fin. Le TOL la clôture en accueillant Isabelle Bonillo dans un spectacle-hommage à Molière, qui s’inspire du *Misanthrope*, en donnant à la comédienne et metteuse en scène l’occasion d’embarquer le public dans l’univers de la critique sociale du *Misanthrope* (du grec ancien : la haine du genre humain).

La conception du spectacle se base sur certaines scènes-clé du texte moliéresque suivies des commentaires de Bonillo sur la conduite des hommes, procédé qui débouche sur treize règles établies par l’auteure qui juge les comportements et donne des conseils pour éviter la misanthropie, mais aussi pour ne pas la refiler à autrui.

Ainsi pour échapper à la misanthropie, il faut savoir supporter ses semblables, supporter l’hypocrisie et la méchanceté humaines. La huitième règle est très importante pour Alceste, qui se veut intègre, et déteste l’esprit médisant, mais ... il tombe amoureux de Célimène, une jeune veuve qui veut profiter de sa liberté, et qui adore dire du mal des autres. Bref, Alceste ne suit pas la règle selon laquelle « il ne faut pas tomber amoureux de celle qui fait ce que vous détestez le plus », et il en souffre. L’amour ne semble guère se tenir aux règles édictées, et voilà le malheur programmé.

Prenons aussi la règle 5 : « Pour ne pas devenir misanthrope, il faut ne pas être trop psychorigide en matière de sincérité. » Aucune vraie consolation n’est prévue pour Oronte, qui voit son poème d’amour sublime, adressée à Célimène, jeté aux ordures par celui, Alceste, qui se croit expert en la matière.

Le texte de Molière, repris et commenté par Bonillo, montre que les hommes, peu importe à quelle époque ils vivent, ne changent pas. Une petite consolation : Le regard porté sur eux, malgré la réticence des hommes à changer, à apprendre de leurs prédécesseurs, peut quand même les rendre sympathiques, malgré tout.

Le public, la plupart dans la salle et quelques-uns sur scène – la scénographie ainsi que l’éclairage étant de Gilbert Maire – fait partie du spectacle, en ce sens qu’il est sollicité par

Spectacle-hommage à Molière au TOL

la comédienne, intégrée pleinement dans le jeu sans perdre de vue le public et ses réactions, de participer, en entrant quelque peu dans un personnage par une réplique ou le port d’un chapeau au nom d’un personnage de la pièce. Le côté scène n’est plus vraiment séparé du côté salle, le quatrième mur est aboli.

Isabelle Bonillo, en costume d’époque de Karine Dubois, passe du dedans (côté pièce / plateau) au dehors (côté salle) avec un savoir-faire impressionnant et une présence d’esprit aiguisée. Elle entraîne le spectateur à entrer dans l’histoire, ce qui fut un plaisir de voir lors de la première au TOL : Des jeunes surtout qui « participaient » au jeu en entrant dans la problématique de la pièce, au point de poser spontanément des questions après le spectacle.

Comment ne pas devenir Le Misanthrope est un spectacle qui intègre les spectateurs et fait revivre la pièce classique autrement, sous la baguette entraînante d’Isabelle Bonillo. ●

Poly-gammes

IIII Godefroy Gordet

Jorge de Moura, musicien et sonoriste, façonne un univers singulier. Portrait

Il aurait pu arriver dans une vieille bagnole cabossée que ça ne nous aurait pas choqué. Mais non, Jorge De Moura préfère le train, et ça lui va bien, tant il voyage aux quatre coins de l'Europe pour fouler des scènes diverses et variées. Il se proclame « musicien polyinstrumentiste autodidacte », et c'est bien vrai, l'artiste est pluriel. On pourrait imaginer cela prétentieux, mais c'est sans l'avoir vu sur la scène, là où il façonne son univers singulier et poly-genré : théâtral, musical et surtout scénique, au sens strict. Le vrai là-dedans, c'est qu'il est un fabricant d'instruments « sauvages », sorte de luthier alternatif, qui fait sortir de son atelier des objets musicaux non identifiés. En tant que musicien, il joue les silences, fait la paix avec les harmonies classiques et oublie les dogmes de l'école musicale, pour faire entendre les musiques de la rue, des planches, et pourquoi pas de la forêt. Compositeur chanteur et guitariste, il navigue autour de différents groupes tels que Grizz-li, Humph, ou le Trioman Orchestri et collabore avec de nombreux artistes parmi lesquels Laura Adammo, Les Krakens, ou Claps.

Musicien, on l'a dit, Jorge De Moura est aussi bruiteur, performer et sonoriste, tout cela à la fois dès que ça parle de musique et de sons. Ce n'est pas pour rien qu'il s'est infiltré dans de nombreuses pièces au théâtre, et qu'il voyage régulièrement à Avignon. D'abord pour *Sales Gosses*, mis en scène par Fábio Godinho, et puis cette année pour *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier et mis en scène par Sophie Langevin, un monologue coup-de-poing, et pour *En Quête*, fresque sur l'exil et les identités du monde, de nouveau mise en scène par Fábio Godinho. Dans le premier, au côté de Luc Schiltz, il amène une bande-son en apnée sous l'immondece d'une violence gratuite qui amène au meurtre. Dans l'autre, il tient l'espace en compagnie de plusieurs interprètes pour faire musiques des bruits et silences venus d'ailleurs. Cet été donc, il emmène ses drôles d'instruments et son sourire d'anarchiste solaire à Avignon. Là-bas, sous le cagnard de juillet, Jorge De Moura plantera ses sons bruts, bricolés et vivants en quinconce.

Jorge De Moura se définit comme « autodidacte » et « multi-instrumentiste ». Sa relation avec la musique s'est en tout cas construite en dehors des cadres classiques d'apprentissage,

« comme beaucoup, musicien ou pas, dans ma chambre d'ado à écouter encore et encore les disques avec lesquels je tombais amoureux, puis de longues heures à les réinterpréter à la guitare ». Et puis, il a monté des groupes, rencontrés d'autres musiciens. « En fait je ne suis pas vraiment autodidacte à bien y réfléchir, mes professeurs ont été tout ceux avec qui j'ai pu jouer ». Son travail musical et sonore s'inscrit dans une démarche expérimentale et dans une vision du son comme de la matière. « J'aime le fait de chercher un moyen d'utiliser les objets ou machines d'une façon détournée et inhabituelle », explique le musicien. Il a autour de lui une « lutherie » alternative et sauvage qui tient une grande place dans son processus créatif. Il fait partie d'un collectif qui s'appelle Du grain à moudre, et a été formé par leur luthier Benoit Poulain, « même si je suis loin d'exceller dans le domaine. C'est une pratique que j'aime beaucoup, autant en termes créatifs que philosophiques », dit-il.

Muni de ces outils, il navigue entre les scènes musicales et théâtrales. Deux univers qui se complètent et qui nourrissent sa pratique artistique globale. Comme il l'explique, « pour moi il n'y a aucune barrière entre les deux pratiques, elles se nourrissent toute les deux dans tout ce qui peut m'arriver. Que ce soit avec une troupe de théâtre ou un power trio rock, je pense qu'on fait la même chose : on se met au service de quelque chose qui nous dépasse, et on crée des instants qui touchent ».

Derrière sa musique, il y a un engagement humain qui se décline dans les diverses interventions qu'il a pu faire auprès de publics amateurs, ou d'enfants en situation de handicap. « Avant d'être intermittent, j'étais animateur en centre de loisirs pendant presque dix ans ». Une dimension de transmission qui a donné du sens à sa propre façon de concevoir la musique, « faire de la musique dans ce genre de contexte m'a beaucoup ouvert l'esprit sur ma pratique de la musique, sur la pression qu'on se met et qu'on met en général aux gens pour que ce soit 'beau' et 'précis', souvent au détriment de choses aussi importantes que l'expression libre, le geste musical réinventé. Si j'arrive à transmettre de l'envie, c'est l'essentiel », argumente l'artiste.

Cette idée de transmettre l'art, d'ouvrir des ateliers pédagogique et sociaux a d'ailleurs fait naître *En Quête*, une œuvre

explorant les thèmes de l'identité, de l'interculturalité et de la quête de soi. Un projet dirigé par le metteur en scène Fábio Godinho. « Fábio m'a contacté, il lançait un projet avec le Trifolion d'Echternach. Il a recueilli plusieurs témoignages, dont ceux de comédiens, sur le thème de la migration ». Sur cette base, ils créent la pièce collectivement. *En Quête* entremêle donc fiction (théâtre) et réalité (récits de vie). Jorge De Moura, à la fois créateur sonore et performeur sur scène, a mis du sien dans cette création théâtrale : « J'ai mis des souvenirs, puisque je raconte largement mon histoire et celle de mon père. Et la langue de mes parents, le portugais, que je n'ai pas parlé pendant longtemps, mais avec laquelle je renoue petit à petit. Ça a été un processus de retour aux racines pour moi », dit-il. Dans ce théâtre, les langues, la musique et les cultures se confondent et forment un tout. La pièce traite de l'exil, des identités et de leurs croisements. Aussi, De Moura puise dans des sons, des textures musicales liés à des géographies personnelles et symboliques.

Ses aventures avignonnaises ne s'arrêtent pas là. Il intervient également dans *Ce que j'appelle l'oubli*, de Laurent Mauvignier, mis en scène par Sophie Langevin. Ici, la musique jouée en direct accompagne un texte chargé de tensions et de silences. Il trouve la justesse sonore pour instruire un dialogue avec le comédien Luc Schiltz, avec qui il tient la scène pendant plus d'une heure. « C'est un texte très touchant. Je ne sais pas si j'ai trouvé la justesse sonore, je l'espère. Pour moi, Luc est le soliste et je l'accompagne, parfois je le guide, et vice versa. C'est une pièce qui demande beaucoup d'écoute entre nous, pour maintenir un juste tempo ». Ce spectacle part d'un fait divers sordide, le passage à tabac d'un homme par les vigiles d'un supermarché, pour une canette de bière, « pour rien », est-il mentionné dans le synopsis. Un sujet qui traite de la violence gratuite et ses mécanismes. Un rapport émotionnel que Jorge De Moura ne peut ignorer, tant cette matière théâtrale décrite comme « une langue sombre, une phrase d'un trait, sans artifice » est précise et très sensible. « Le texte m'a bouleversé, difficile d'y être insensible. Il faut faire attention, parce que tu peux vite tomber dans le figuratif, même si parfois, ça peut marcher. En fait je pense beaucoup au tempo, au relief, à l'espace que je prends et à quel moment ».

Même s'il est habitué à cumuler les projets et qu'il connaît bien le Festival d'Avignon, Jorge De Moura va devoir appréhender ce challenge et se dédoubler littéralement, en tant que personnage, comme dans une démultiplication de ses personnalités artistiques. « J'ai hâte, j'adore jouer, les deux spectacles vont prendre du poids, du sens, c'est génial. Ça va être sportif, mais j'essaierai de rester moi-même et d'être concentré de bout en bout », conclut-il le sourire aux lèvres. ●

Dans le cadre du Festival d'Avignon Off, *En quête* est joué, du 5 au 26 juillet, à 19h15, au Théâtre Transerval.
Ce que j'appelle l'oubli, du 5 au 24 juillet à 11h45, au 11

Jorge De Moura
(à droite) dans
En Quête



Mike Zenari



Sandrine Kiberlain et Adèle Exarchopoulos

L'ère du vide

IIII Jeff Schinker

Retour sur le cinéma de Quentin Dupieux

Magalie Moreau, dite Magaloche, est née avec une insensibilité à la douleur qui, après avoir vu un épisode épiphanique de *Jackass*, lui inspire ses premières vidéos de jeune artiste à l'ère digitale. Celles-ci sont tournées dans l'esprit DIY, le *it* consistant invariablement en des tentatives d'automutilation qui, suivant les lois d'une époque gouvernée par le sensationnalisme de sadistes voyeuristes cachés derrière leurs écrans d'ordinateur, vont crescendo. Ainsi, Magalie testera-t-elle, comme elle dit, la machine à coudre (sa main remplaçant le tissu, opérant avec son corps l'union lauréamontienne de la machine à coudre et de la table de dissection), un bidon d'essence ou encore le poids d'une voiture de course qui passe sur son corps.

Ce début de pitch m'exonère de toute exégèse du titre du dernier Quentin Dupieux, le bien-nommé *L'Accident de piano*, dans lequel une éblouissante Adèle Exarchopoulos, qui avait fait une apparition remarquable quoiqu'assez brève dans *Mandibules*, joue une influenceuse insensible non seulement à sa douleur, mais aussi et surtout à celle d'autrui, qui a bâti tout un empire sur l'exposition de ses tentatives d'automutilation au monde entier.

Devenu un véritable phénomène de foire qui auto-exploite, comptabilise et capitalise sa propre monstruosité, Magaloche prend sa revanche sur le monde en devenant scandaleusement riche, l'argent ayant parachevé de réifier son manque de talent résolu et son absence totale d'empathie en image de marque. Magaloche, image féminine d'un Christ crucifié, souffre-douleur qui expie la laideur de l'humanité en l'incarnant de manière hyperbolique, *pharmakos* des temps d'aujourd'hui, nulle et lucide sur sa propre nullité, se nourrit d'ailleurs exclusivement d'un bol de yaourt que lui prépare son assistant dégradé au rang d'esclave. Au moins crachera-t-il dans ledit bol – un lamentable geste de rébellion, en fin de compte insignifiant dans ce long-métrage qui associe la loufoquerie de Dupieux à la sociologie misanthrope d'un Ruben Östlund, dont le protagoniste ingurgite un seul aliment comme pour suggérer à quel point l'univers solipsiste de l'influenceuse cherche à réduire les points de contact avec le réel.

Un véritable grain de sable vient pourtant enrayer l'impeccable dispositif où la violence contre soi

Comme dans la réalité, rien n'y fait sens – mais chez Dupieux au moins, ce non-sens est fichtrement poétique

est transcendée en machine à fric : À la suite de l'accident de piano éponyme, Magalie s'est retirée du monde dans un chalet. Mais elle se voit forcée de s'engager dans le jeu d'une journaliste qui, détenant un moyen pour exercer une pression sur elle, la forcera à lui donner sa toute première interview.

Prenant à contre-pied le dispositif narratif de la dernière interview (tel qu'*Oh Canada* de Russell Banks l'a récemment réitéré avec brio), cette première interview, réalisée par la sereine Simone Herzog (excellente Sandrine Kiberlain), fera s'affronter deux mondes : Celui, sur le point de sombrer, dédié à l'épistémologie et à l'herméneutique, où des gens cherchent à comprendre et à interpréter leur entourage, et un autre, immonde, peuplé de gens qui sont devenus les esclaves indifférents d'un technocapitalisme monstrueux.

Cela fait des années que l'on se demande comment Quentin Dupieux s'en sortira cette fois-ci, tant son œuvre est un parcours sans faute qui permet de l'assimiler à la fois au cancre et au premier de classe. Au premier de classe, puisqu'il enchaîne les long-métrages follement inventifs, pour lesquels le gratin des comédiens français se bouscule au portillon. Au cancre, parce que son art poétique est souvent celui du brouillon, de la blague de potache métamorphosée en cinéma d'auteur.

Cela fait des années que l'on se demande aussi quand il se cassera la gueule, tant Dupieux est ce funambule qui se promène sur le fil ténu qui sépare son univers incongru du non-film. Sa pratique du cinéma ressemble à ces personnages de dessin

animé qui réussissent à marcher sur le vide aussi longtemps qu'ils ne regardent pas vers le bas.

Il y a le rythme de production stakhanoviste, d'abord : Entre les sorties du premier et du dernier volet de sa trilogie entamée avec *Yannick* et achevée avec *Le deuxième acte* (entre les deux, un hommage formel décapant à Salvador Dalí), il ne se sont guère écoulés plus de neuf mois et, de 2018 à 2022, le réalisateur sort, avec *Au poste*, *Le Daim*, *Mandibules*, *Incroyable mais vrai* et *Fumer fait tousser*, cinq long-métrages en cinq ans, pour lesquels il écrit au demeurant souvent la bande-son sous son nom d'emprunt de producteur et compositeur musical de Mr. Oizo.

Il y a les sujets casse-gueule ensuite, qui parfois semblent tout droit sortis d'une soirée avinée au bout de laquelle on se lance des défis absurdes, que Dupieux s'amuse à mettre en œuvre dans des objets cinématographiques ni identifiés ni identifiables : Il y a le film sur deux amis qui trouvent dans le coffre d'une voiture volée une mouche géante qu'ils chercheront à dresser (*Mandibules*, réponse française à *Dumb and Dumber* ou encore, réponse filmique au *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert). Celui sur un type qui se pointe au théâtre et interrompt la représentation, accusant les acteurs de faire perdre son temps au public avant de se proposer de remédier à la nullité de la chose en écrivant en temps réel une nouvelle pièce, tout cela pendant qu'il prend la salle en otage (*Yannick*). Le pastiche du film de superhéros, qui pose la laideur esthétique des Power Rangers ou des Teenage Mutant Ninja Turtles en porte-à-faux avec celle des productions Marvel sans aspérités ni charme, pures machines à fric (*Fumer fait tousser*). Et enfin, bien sûr, son fameux film autour d'un pneu tueur en série (*Rubber*).

Il y a la propension, puisqu'on parle de Flaubert, à vouloir faire des films sur rien (comme le titre de son *Nonfilm* l'indique), films qui finissent, à force d'enfermer le spectateur dans les boucles infinies et régressives de ses métadiscours, par lui montrer, de façon presque derridienne, qu'il n'y a pas de dehors du film : Le cinéma de Dupieux est une œuvre-monde, mais une œuvre qui phagocyte le réel pour s'y suppléer. C'est la raison pour laquelle le génialissime *Réalité* prolonge les *strange loops* de *Lost Highway* (David Lynch) avec force clins d'œil à l'appui, c'est pourquoi le travelling final du *Deuxième acte* nous promène sur les

rails de la caméra qui a suivi les élucubrations de ses protagonistes : chez Dupieux, l'amour du cinéma crée un contre-monde qui absorbe l'absurdité du réel pour en faire autre chose.

Il y a, enfin, l'absurde, l'incongru, le surréel, les rêves : aux temps où le biopic et le cinéma naturaliste dominant partout, où tout doit être mimétiquement conforme à la tyrannie monothéiste de la réalité, les films de Dupieux sont peuplés de personnages troués (le commissaire joué par Poelvoorde dans *Au poste*) ou de trous dans la trame du temps (*Incroyable mais vrai*), de pneus meurtriers, de mouches géantes ou de sangliers qui ingurgitent des K7 vidéo (*Réalité*). Comme dans la réalité, rien n'y fait sens – mais chez Dupieux au moins, ce non-sens est fichtrement poétique.

L'on se demandait donc ce vers quoi il allait se tourner après qu'il eût clôturé un cycle filmique avec *Fumer fait tousser* puis un autre, résolument métadiscursif, où pointait une sorte de pastiche d'art poétique, avec *Le Deuxième Acte*. On retrouve, dans *L'Accident de piano*, tous les ingrédients d'un Quentin Dupieux – l'attrait pour la home vidéo détournée à des fins sanglantes (*Le Daim*), la violence hyperbolique qui rappelle parfois son patronyme américain, l'incongruité scénaristique, l'ingéniosité ludique du dispositif narratif et, enfin, son art du dialogue.

Malgré cela, *L'Accident de piano* marque un tournant dans l'œuvre de Dupieux : Il s'agit peut-être de son film le plus sombre, le plus mélancolique, le plus désespérant. C'est un long-métrage qui montre qu'à chaque fois que l'humanité surprend avec l'invention d'une prouesse technologique qui regorge de possibilités, la réalité empirique voudra qu'elle en fasse l'usage le pire ou, tout du moins, le plus imbécile. C'est aussi un film qui montre la logique du périssement de l'humain dans l'évolution technologique récente : après que l'invention d'Internet a favorisé toutes sortes de pathologies narcissiques et que le smartphone nous a tous zombifiés tout en continuant à nous enfermer dans notre *egoshow*, l'intelligence artificielle risquera de nous rendre caducs, corps désirants dont l'esprit sera à la traîne des machines : avec Magalie Moreau, Dupieux a créé un personnage à la fois maximalelement avide de reconnaissance tout en étant maximalelement vide de substance. C'est pour cela que l'interview avec Simone Herzog (les cinéastes apprécieront la boutade onomastique) la rend si nerveuse, et la renvoie à son propre néant : Elle ne peut pas expliquer pourquoi elle continue à faire des vidéos parce qu'il n'y a aucune raison à ses agissements.

Si *Mandibules* était un film charmant sur la bêtise humaine, *L'Accident de piano* est son revers menaçant, où la bêtise a laissé place à une intelligence froide, mécanique, dénuée de toute finalité. Face à ce constat, un seul espoir : que le cinéma de Dupieux continuera à nous surprendre par une intelligence qui est aux antipodes des vidéos d'influenceurs. ●

LÄSTERLITANEIEN

Leibhaftige Glycerin-Zäpfchen

IIII Guy Rewenig

Notizen zu Aufbegehren und Unterwerfung

Ja, es ist immer wieder schön, wenn Bürger ihrem Unmut über die untätige Regierung öffentlich Luft machen. Es kommt in der Folge nur darauf an, ob die Regierung ihren erbosten Bürgern endlich zuhört, wenn die auf erhöhte Lautstärke und Entschlossenheit setzen, oder ob sie sich weiterhin blind und taub stellt. Nach dem Motto: Wir wissen ohnehin alles besser, ihr könnt lärmern und geifern, so viel ihr wollt, wir werden uns keinen Millimeter bewegen. Es sieht ganz danach aus, als habe sich die Luxemburger Regierung vorgenommen, weiter im eigenen Saft zu schmoren und Ansichten und Forderungen der Bürger kurzerhand zu ignorieren.

Jüngst haben rund 800 Menschen aus allen Gesellschaftsbereichen einen Appell unterzeichnet, der die Regierung auffordert, sofort alle Hebel in Bewegung zu setzen, um der schändlichen Zerstörungswut in Gaza Einhalt zu gebieten. Wie hat die Regierung diesen Appell aufgenommen? Der Adressat, Außenminister Bettel, verlor über das deutliche Anliegen kein Wort. Er hält es nicht für nötig, sich mit 800 Netanjahu-Kritikern auch nur ansatzweise zu beschäftigen. Zur Not kann die Regierung auch die beliebte Antisemitismus-Abrissbirne kreisen lassen und alle Unterzeichner pauschal zu notorischen Judenhassern erklären.

Parallel zum Appell wurde eine gleichlautende, von über 5 000 Bürgern unterzeichnete Petition in der Abgeordnetenkammer diskutiert. Kurz vor der parlamentarischen Anhörung führte der DP-Abgeordnete Gusty Graas als „Invité vun der Redaktioun“ bei RTL vor, wie die Rhetorik der vorausseilenden politischen Kapitulation sich anhört. „D’Billen aus dem Gaza sinn net méi z’erdroen.“ Genau das sagt auch die Petitionärin Dalia Khader. „Den Drock op Israel muss erhöicht ginn, déi Situatioun ass unacceptable ginn.“ Auch das deckt sich exakt mit dem Inhalt der Petition. Die RTL-Moderatorin Carine Lemmer moniert mehrmals: „Jo, mee et geschitt jo awer näischt.“ Dann lässt der zutiefst besorgte Herr Graas die Katze aus dem Sack: Europa bewegt sich nicht, also haben auch wir Luxemburger keinen Handlungsspielraum („Mir sinn u sech e ganz ferventen EU-Member“). Wir beklagen uns mit dramatischem Tremolo in der Stimme, aber wir tun nichts. Wir registrieren wortreich den Massenmord in Gaza, aber wir greifen nicht ein. Wir verurteilen verbal die ständige Verletzung des Völkerrechts, aber wir wenden uns ab, wenn es um konkrete Sanktionen geht. Das heißt im Klartext: Abwarten statt handeln, in Kauf nehmen, statt entschlossen zur Tat schreiten.

Mit diesem unerträglichen Doppelmoral-Duktus griff Graas dem Auftritt seines Chefs Bettel vor, der eine Stunde später im Parlament nur nachlegen musste: „Mir hu keng legal Basis, fir



Xavier Bettel und Yuriko Backes mit Donald Trump beim Nato-Gipfel in Den Haag

Sanktiounen z’ergräifen.“ Eine erbärmliche Finte, mit der Bettel 5 000 Petitions-Unterzeichnern bescheinigt: Ihr seid alle nur Stümper. Ihr kennt nicht einmal die Luxemburger Gesetzgebung. Euren tränenreichen Auftritt auf der parlamentarischen Bühne hättet ihr euch sparen können. Der Petitionärin wird beschieden: Sie haben sich ja jetzt beschwert, das nehmen wir zur Kenntnis, aber damit hat es sich.

Der expeditiv Umgang mit besorgten Bürgern, wie ihn auch CEO Frieden pflegt, scheint definitiv Schule zu machen. Originalton Gusty Graas zum Gaza-Debakel: „Den Donald Trump spilt natierlech eng ganz zentral Roll hei.“ Was schließt die Politik aus diesem Befund? Frieden will den Warlord Netanjahu auf keinen Fall hart angehen, er bevorzugt nach eigenem Bekunden den „Dialog“. Den hat er schon mit Orbán praktiziert, das Resultat ist bekannt. Auch den amerikanischen Präsidenten will der CEO unter keinen Umständen brüskieren. „Ich hatte ein kurzes, freundliches Gespräch mit Präsident Trump“, verkündete Frieden mit sichtlichem Stolz nach dem Nato-Gipfel in Den Haag.

Gibt es einen Grund für seine Freundlichkeit? Oder ist hier wieder nur untertänigste Anbiederung am Werk? Und worüber hat der CEO mit Trump gesprochen? Etwa über dessen ekelhaft menschenverachtende Idee, Einwanderer in den Sumpfgebieten von Florida einzusperrern und ihnen zynisch einzuschärfen, dass sie beim geringsten Fluchtversuch von Alligatoren und Pythons erledigt würden? Hat Frieden den „Alligator Alcatraz“-Erfinder wenigstens freundlich darauf hingewiesen, dass ein perverses Vorhaben dieser Art gegen alles verstößt, was wir unter elementarer Menschlichkeit verstehen? Hat er dem hemmungslosen Hasardeur geflüstert, dass seine „Big Beautiful Bill“ die gesamte Weltwirtschaft ins Wanken bringt? Oder ging es ihm nur um das Souvenir-Foto? Ich und der mächtige Trump. Mich stört es nicht, mit den schlimmsten Autokraten zu schäkern. Ihr Menschenrechtsfanatiker habt ja alle keine Ahnung. Ich mache Weltpolitik.

Ein emblematisches Foto vom gleichen Nato-Gipfel zeigt unseren Außenminister Bettel und unsere Waffenbeschaffungsministerin Backes, wie sie mit geradezu *beatem* Gesichtsausdruck vor Trump stehen. Oh, my God, wir dürfen mit dem Monster reden! Der US-Präsident gewährt uns die unschätzbare Gnade, ihm beim Absondern von ein paar belanglosen Floskeln zuzuhören. Wir gehören jetzt zum obersten Kreis. Seht nur, wie devot wir das Monster hofieren! „Do huet een eng Schläimspuer gesinn, déi sou grouss war, datt ee bal drop ausgeretscht ass“, kommentierte Bettel, der selber zu den Schleimern in der illustren Runde zählte.

Das ständige Auftischen von billigen Ausflüchten, die nur kaschieren sollen, dass kein politischer Wille vorhanden ist, horrenden Ungerechtigkeiten zu beenden, wird mehr und mehr zum Kerngeschäft der Politik. Man schiebt auf, wehrt ab, vertröstet, vertagt und verschleppt. Außenminister Bettel ist ein wahrer Meister des nebulösen Schwadronierens. Seine Spezialität ist der irrlichternde Diskurs und das konfuse Drauflosplappern. Er kann und will sich nicht zu einer klaren Haltung durchringen. Dieses unehrenhafte, wankelmütige und charakterlose Auftreten könnte man auch von einer „legalen Basis“ aus betrachten: Erfüllt es nicht den Tatbestand der unterlassenen Hilfeleistung (*refus d’assistance à personnes en danger*)? Der gelernte Rechtsanwalt Bettel ist sicher im Bild, welches Strafmaß Akteure erwartet, die bewusst und gezielt Menschen in Not den Beistand verweigern. Vielleicht eröffnet sich hier eine Piste für aktuelle und künftige Bürgerinitiativen: Sie könnten die von Bettel verworfene „Symbolpolitik“ ersetzen durch handfeste Klagen. Wenn Appelle und Petitionen fahrlässig beiseite gewischt werden, bringt das Ausschöpfen juristischer Mittel vielleicht Bewegung in den demokratischen Prozess.

So oder so ist das Fazit bitter: Die Alba-Fraktion (Abwiegler-Leisetreter-Beschwichtiger-Arschkriecher) unter Politikern wächst rasant. Wir werden zunehmend von gestandenen Feiglingen regiert, die Anstand und Würde längst über Bord geworfen haben. Mut zum Widerstand ist ihnen kein Begriff. Ein derart lästiges Attribut überlassen sie den Bürgern, die mit Demonstrationen, Petitionen, Aufrufen und anderen „symbolischen“ Aktionen ihren Menschenrechtsfimmel ausleben können. Diese Feiglinge sind zu leibhaftigen Glycerin-Zäpfchen mutiert, immer auf der Suche nach einem gewaltigen Arsch, in den sie hineinglitschen können. Der Darm des US-Präsidenten bietet offenbar besonders viel Raum. Das Gedränge ist groß, das Getümmel nimmt zu. In dieser üppigen Darmflora ist gewiss noch ein Stehplätzchen frei für drei weltpolitische Fliegengewichte wie Frieden, Bettel und Backes. Sie können sich ja unauffällig an den Beinkleidern von Tech-Giganten und anderen Milliardären festklammern.

Wer sich durch den Trumpschen Fäkal Kanal hochgearbeitet hat, ist allerdings nur zum Schein in Sicherheit. Denn er sollte nicht vergessen, wozu die „Suppositoria cum glycerolo et gelatina“ dienen: Es sind Abführmittel. In anderen Worten: Bei der erstbesten Gelegenheit werden die devoten Darmbewohner auf Trumps goldenem Klo entsorgt. Und jetzt? Uns bleibt nur, mit Bertolt Brecht zu klagen: Der Vorhang zu und alle Fragen offen. ●

Das Auftischen billiger Ausflüchte wird mehr und mehr zum Kerngeschäft der Politik



Des œuvres de
Sophie Ullrich..



Étrange bestiaire

IIII Loïc Millot

Dans la grande Halle de Meisenthal, deux expos majeures en milieu rural

Au beau milieu du Parc naturel des Vosges, l'Atelier Meisenthal a longtemps servi de studio à Damien Deroubaix. Depuis, la vaste demeure en gré rose est devenue un lieu de résidence d'art et d'exposition transfrontalier. Après Luca Bertolo l'année dernière, l'Atelier Meisenthal accueille aujourd'hui les œuvres les plus récentes de Sophie Ullrich, jeune artiste allemande représentée par la galerie Nosbaum-Reding. Pendant deux mois, de mars à avril 2025, la jeune femme a pu entièrement se dédier à son travail, à l'écart du bruit et de la rumeur des villes. Une vingtaine de toiles sont à découvrir in situ jusqu'en septembre, en même temps que l'étrange bestiaire de Max Coulon installé dans la Grande Halle de Meisenthal. Soit deux expositions majeures au sein d'un village qui compte à peine 700 habitants.

Au cours de ses années de formation à l'Académie de Düsseldorf, prestigieuse école d'art où l'on privilégie l'autonomie et le regard critique, Sophie Ullrich a suivi les enseignements d'Aberhard Havekost (1967-2019), éminent représentant de l'école de Dresde. Dans son sillage, Sophie Ullrich privilégie l'aplat, l'expressivité du geste et des couleurs à l'instar de Tatjana Doll. Perfectionniste, la jeune femme prépare également ses pigments, fabrique sur mesure ses canevas. L'ensemble de toiles qu'elle présente à l'Atelier Meisenthal circule entre figuration et abstraction. Toutes revêtent, en arrière-plan, des pans abstraits où ont été posées jusqu'à cinq ou six couches d'huile (et parfois d'aérosol), afin de rendre particulièrement nette la présence des figures, très souvent isolées au sein de ses compositions. Un curieux personnage, que l'on aperçoit de façon fragmentaire (un bras, une main, des pieds, tout en longueur), revient discrètement de toile en toile, tel un fil rouge narratif. Celui-ci n'a « ni nom, ni sexe » précise l'artiste, mais on reconnaît à son aspect filiforme et à ses formes élastiques l'influence esthétique de la bande-des-

D'un côté, un pot de cornichons et de l'autre, une effigie kitsch de la Vierge

sinée. Ce personnage fait tenir l'ensemble : il relie au sein de la composition les éléments les plus disparates entre eux — animaux, objets publicitaires ou kitsch. Ainsi de Holly Hunger (2025), toile de moyenne dimension qui comprend, sur un fond dominé par des tonalités verte et bleue, deux figures soutenues par des mains : d'un côté, un pot de cornichons, de l'autre une effigie kitsch de la Vierge. Cette dernière est une allusion au village de Meisenthal, qui regorge de statues et de calvaires. Une façon, pour l'artiste, d'ancrer son travail dans un lieu, de le contextualiser. Quant au pot de cornichons, c'est tout ce qu'elle a trouvé dans le frigo en arrivant, affamée, le premier jour de résidence. Il s'avère qu'un lien est apparu a posteriori entre ces deux motifs : ne dit-on pas en Allemagne que les femmes enceintes mangent des cornichons ? En France, on en connaît la légende sucrée : les femmes enceintes aimeraient savourer des fraises. Voilà le type de différences culturelles qui réjouit Sophie Ullrich, qui a profité de son séjour pour apprendre à parler français. Un apprentissage de la langue qui s'accompagne de la découverte de jeux de mots, que l'artiste se plaît à traduire plastiquement. C'est le cas de cette toile de moyenne dimension dominée par un fond sombre, intitulée Fantômes en verre (2025). Prévenue que l'Atelier de Meisenthal était un lieu hanté, Sophie Ullrich a imaginé deux figures en vert flottant dans l'espace de représentation, et dont les formes molles, élastiques, se répondent. L'artiste a décliné ensuite le jeu de mot en céramique, en recourant à un verrier de Meisenthal. C'est ainsi que deux petits fantômes, en verre cette fois-ci, ont pris forme face à la toile d'origine.

De nombreux animaux peuplent les tableaux de Sophie Ullrich. Ce peut être pour conjurer la peur que lui inspire, par exemple, l'araignée, qu'elle affuble alors de multiples yeux — motif de l'œil disséminé dans l'exposition sous de

multiples avatars (tétos, boutons). Mais aussi les reptiles, pour le pouvoir d'étrangeté lié à leur origine préhistorique, comme en témoigne ce python jaune enroulé autour d'un bras, une espèce invasive introduite par l'humain qui vient bouleverser des écosystèmes entiers. Le chat, placé dans des situations cocasses, cristallise l'humour de l'artiste (Autonome Katzen, 2025), tout comme les loups disposés de profil, à l'égyptienne, au côté de notre personnage-mystère (Romulus & Remus, 2025). On y trouve par ailleurs des vues de requins (Im Salon den Nautilus, 2025) ainsi qu'un tableau reproduisant l'aspect étrange d'un mollusque, appelé nautilus en référence à Jules Verne, que l'on peut voir comme la présence lointaine d'une ère révolue — on le qualifie d'ailleurs souvent de fossile vivant.

Traversons la route pour se rendre désormais à la Halle Verrière de Meisenthal et découvrir le curieux bestiaire imaginé par Max Coulon pour son installation « Le Feu au lac ». L'artiste français, qui a été disciple de Stephan Balkenhol, est à ce jour le plus jeune artiste à exposer dans ce lieu gigantesque. Fait étonnant, on y retrouve une ribambelle de requins (Le Feu au lac, 2025), mais cette fois-ci embrochés à un grand anneau suspendu à un fil. « Le point de départ de cette pièce », prévient d'emblée Max Coulon, « était de faire de cette Halle l'espace idéal pour jouer avec la question de la distance, en formulant une proposition que l'on ne comprenne pas immédiatement en entrant ». Le spectateur doit ainsi s'approcher de l'œuvre pour reconnaître des requins réalisés en mousse expansive et dont les contours ont été intentionnellement mal dégrossis. Un traitement violent d'où se dégage par contraste une impression de douceur, liée à la suspension et à la mobilité aérienne de la pièce. Façon, pour le sculpteur, de déconstruire les connotations virilistes et agressives qui pèsent habituellement sur le squal.

CHRONIQUES DE L'URGENCE

Points de bascule

IIII Jean Lasar

Ces temps-ci, lorsque des climatologues experts des points de bascule se réunissent et se mettent mutuellement au courant des résultats de leurs recherches, l'humeur est sombre. A Exeter, ville universitaire dans le sud-ouest de l'Angleterre, qui en a accueilli quelque 200 pour une « Global Tipping Points Conference » la semaine dernière, les scientifiques ont néanmoins tenu à insister aussi sur les potentiels effets d'emballlement positifs que représentent les énergies renouvelables et l'électrification.

Le réchauffement planétaire suit, en partie au moins, une logique linéaire, où chaque quantité de gaz à effet de serre ajoutée à l'atmosphère se traduit par une augmentation proportionnelle de la température globale : C'est le « forçage climatique », habituellement exprimé en watts par mètre carré. Mais le système terrestre renferme aussi ces points de bascule où la linéarité est remplacée par un effet d'accélération auto-entretenu. Un peu comme lorsqu'une boule, poussée à bout de bras le long d'une pente ascendante, atteint le sommet et se met à rouler d'elle-même. Ces phénomènes donnent des sueurs froides aux climatologues à cause de leur caractère largement irréversible. Il faut éviter de les atteindre à tout prix sous peine que notre planète devienne définitivement inhabitable. Certains de ces écueils ont déjà frappé, d'autres sont tapis dans l'ombre. Tous pourraient avoir des impacts extrêmes. À Exeter, les travaux se sont conclus par un appel urgent aux dirigeants politiques, qui leur enjoint que c'est notre survie collective qui est en jeu.

Victimes du réchauffement accéléré des océans, les récifs coralliens, foyers de biodiversité exceptionnels, ont déjà franchi leur point de bascule et meurent sous nos yeux, ont rappelé les chercheurs. Soit la perte ir-

réversible d'un univers d'une richesse biologique et d'une beauté à couper le souffle, mais aussi un péril extraordinaire pour les centaines de millions de riverains qui en dépendent pour leur subsistance.

Les victimes humaines des autres grands points de bascule identifiés se comptent, eux, en milliards. Particulièrement menaçants, l'effondrement des courants océaniques et le dépérissement de la forêt amazonienne sont les suivants de cette « cascade » macabre. L'appel d'Exeter s'adresse particulièrement à ceux qui vont participer à la fin de l'année à Belém, au Brésil, à la trentième COP. La présidence de cette conférence a insisté ces derniers mois sur la nécessité de prendre en compte les points de bascule, y compris ceux qui, à l'inverse de ceux de nature géophysique, sont susceptibles d'aider l'humanité. En effet, dans les domaines économiques et technologiques, l'adoption massive des énergies renouvelables ou l'électrification à marche forcée des transports et d'autres activités, sujettes elles aussi à des mécanismes d'emballlement grâce aux effets d'échelle et aux baisses drastiques de prix qui les caractérisent ces dernières années, offrent des perspectives encourageantes en ce qu'elles permettraient d'inverser radicalement la tendance. Mais, pour que cela se produise, ce sont des « actions immédiates, sans précédent » qui sont nécessaires, préviennent les chercheurs.

La première cartographie des points de bascule date de 2008. Tim Lenton, co-organisateur de la conférence et professeur de changement climatique à l'université d'Exeter, a noté, dans un entretien au *Guardian*, que depuis, « on en a ajouté bien plus qu'on en a retiré » et que « nous nous en sommes malheureusement rapprochés bien plus que nous ne le pensions ».

Parmi ceux qui sont déjà intervenus, en plus des récifs coralliens, Lenton en cite deux relatifs à la cryosphère : la banquise antarctique occidentale, la plus inquiétante, qui est entrée dans une spirale de fonte auto-entretenu et qui à elle seule menace de faire monter les océans de 1,2 mètre. Celle du Groenland, dont la perte de masse s'accélère. Des parties du permafrost ont déjà passé des points de bascule localisés, un phénomène qui ajoute du méthane et du dioxyde de carbone à l'atmosphère.

Malgré le sabotage systématique entrepris par l'actuelle administration américaine à l'encontre de tous efforts de décarbonation quels qu'ils soient, Tim Lenton entrevoit un chemin vertueux qui permettrait de mettre en branle des points de bascule économiques et techniques positifs et de les déployer à l'échelle mondiale : « Si l'Union européenne et la Chine se coordonnaient, cela pourrait être assez pour faire pencher la balance vers les alternatives propres et vertes. Même avec Donald Trump aux États-Unis, ce qu'il y a de beau avec les points de bascule, c'est que tout le monde ne doit pas être à bord pour faire pencher la balance ; typiquement il faut un cinquième pour faire basculer vers la nouvelle alternative et alors vous vous retrouvez dans une situation où tout le monde est obligé de suivre ».

L'idée d'utiliser des effets d'accélération vertueux pour parer aux risques de points de bascule cataclysmiques est assurément séduisante. Pour l'heure, cependant, la posture des dirigeants semble consister plutôt à attendre l'irruption des catastrophes pour bouger, une attitude hélas condamnée à l'échec à cause de ces points de non-retour. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

IIII Jacques Drescher

Monarchistesche Limerick

De Prënz Gimmy, dee sot zur Madame:
„Wat ech brauch, ass eng Zort Monogramm.
Et ass fir meng Kroun,
De Wiessel vum Troun,
Well mir maachen am Hierscht vill Tamtam.“

Liberale Limerick

De Xavier ass ëmmer op Reesen,
An och do verdeelt e vill Beesen.
E mécht näischt verdéift
An ass ganz beléift.
Wann e reest, da schreift e keng Theesen.



... et de Max Coulon

Ailleurs, de petites sculptures de béton sont disposées à même le sol, ponctuées d'une tête de vache, d'ours ou de mouton, qui revisitent allègrement la tradition gothique des gargouilles. Rappelons que l'artiste, originaire de Strasbourg, avait au quotidien son incroyable cathédrale sous les yeux. De semblables créatures chimériques avaient d'ailleurs été intégrées au parcours de sculptures de la précédente Luxembourg Art Week. Plus avant, une longue partition d'objets assemblés forme une ligne droite (Deuxième phrase, 2025). Il s'agit d'œuvres volontairement modestes, faites de bric et de broc, qui renouent avec l'esprit du dadaïsme et nous rappellent que la création artistique est faite de rencontres, d'improvisations et d'accidents bienvenus. Ce sont là autant d'énigmes adressées à l'imagination du spectateur. On décèle, au sein de ce fourbi, une main qui tient un arbre, une allusion à la sculpture actuellement exposée à Nantes (Luffy and the Tree, 2024) ; on y perçoit aussi la maquette de Le Feu au lac, où les requins sont représentés par des bonbons à leur effigie, mais aussi celle réalisée à partir de No Reason to Move (2024), cette vaste cabane pour enfant reposant sur deux pieds en bois sculptés à la tronçonneuse. Clou du spectacle de la Grande Halle, cette habitation poétique porte en elle l'idée que n'importe quel objet minuscule peut être un jour décliné en grand. Dans cette optique où les échelles sont réversibles, Deuxième phrase renferme autant de projets susceptibles d'être réalisés. Comme autant de rêves d'enfants en suspens, en attente du moment opportun. ●

Expositions de Sophie Ullrich jusqu'en septembre à l'Atelier Meisenthal (visite de l'exposition sur rdv : contact@nosbaumreding.lu) et installation « Le Feu au lac » de Max Coulon à la Halle Verrière de Meinsthal, jusqu'au 21 septembre 2025.



Sven Becker

Les embarras du corps

III Jean-Marie Schaeffer

À propos de Alberto Fabio Ambrosio, *Le Christ nu et cru*. Une spiritualité du dessaisissement

Le christianisme a-t-il inventé le corps ? Dans le catalogue de l'exposition *Qu'est-ce qu'un corps ?* organisée au Musée du Quai Branly à Paris en 2007, l'anthropologue Stéphane Breton rappelle une anecdote rapportée par Maurice Leenhardt, anthropologue et missionnaire protestant œuvrant au début du XX^e siècle en Nouvelle Calédonie. Leenhardt demande à Boesoou, un de ses catéchumènes canaques, si ce que l'enseignement chrétien lui a apporté n'est pas la notion d'*âme* (ou d'*esprit*). La réponse de Boesoou va à l'encontre des attentes de Leenhardt. Non, selon lui, les missionnaires n'ont pas apporté la notion d'*âme* aux Canaques, car ils vivaient depuis toujours selon l'esprit. Ce que les missionnaires leur ont apporté de nouveau, continue-t-il, c'est la notion de *corps*.

J'ai repensé à cette anecdote en lisant *Le Christ nu et cru*. La spiritualité du dessaisissement d'Alberto Fabro Ambrosio, professeur de théologie et histoire des religions à la Luxembourg School of Religion & Society. Après plusieurs années d'approfondissement de la dimension mystique islamique, il oriente aujourd'hui ses recherches vers l'analyse des liens entre mode vestimentaire et fait religieux, développant une approche théologique de ces phénomènes socio-culturels. Dans son dernier ouvrage, il place donc en son centre non pas la question de l'âme mais celle du corps. Boesoou avait vu juste : L'originalité de l'anthropologie chrétienne ne réside dans sa découverte de l'âme, qui est une donnée familière dans pratiquement toutes les cultures, mais dans celle du corps, conçu comme fondamentalement différent de l'âme et néanmoins lié à elle.

Une théologie vestimentaire

Tout cela est bien connu. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est la manière dont dans l'Ancien Testament, et encore plus dans le Nouveau Testament, cette question de la corporéité est indissociable d'une véritable problématisation théologique de la relation entre corps nu et corps vêtu. Le sinologue François Jullien a montré que la culture chinoise ne connaissait pratiquement pas le nu dans les arts représentationnels, alors qu'il est omniprésent dans la culture occidentale. Il a expliqué cette situation par des différences entre les visions du monde des deux cultures. L'importance de l'ouvrage d'Ambrosio réside dans le fait qu'il montre que dans la religion chrétienne le nu et la nudité ne peuvent être compris en faisant abstraction de leur relation dialectique avec le vêtu. Ambrosio pense donc qu'il faut développer une « théologie vestimentaire », capable d'élucider les tenants et les aboutissants du rôle de la corporéité dans l'anthropologie chrétienne. De fait, lorsqu'on lit *Le Christ nu et cru*, on découvre que pour cette anthropologie, qui est devenue celle de l'Occident comme tel, le corps est à la fois un profond embarras et la voie de sortie de cet embarras.

Il est un embarras à cause du rôle qu'il joue dans l'histoire de la Chute telle que nous la conte le Livre de la Genèse. Dieu y crée Adam et Ève à son image et il les crée nus (comme les animaux). La nudité fait donc au départ partie de ce par quoi les humains sont des images de Dieu. Elle n'est donc pas une caractéristique marquée. Elle ne le devient qu'après la Chute : après avoir péché, Adam et Ève remarquent qu'ils sont nus et ils en ont honte. La nudité devient alors la marque de leur péché. Elle est la projection extérieure de leur sentiment de culpabilité intérieure. Lorsque Dieu les chasse du Paradis, il leur donne en même temps leurs premiers vêtements (des peaux de bête). Ceux-ci ont pour fonction non seulement de les protéger mais aussi

de cacher leur nudité devenue honteuse. L'idée chrétienne selon laquelle le corps est source de péchés (« La chair est faible ») vient de là.

La nudité du Crucifié comme rachat de l'humanité

La sortie hors de l'embarras est opérée par l'Incarnation. Cette opération constitue une véritable *Aufhebung* hégélienne ou *Kehre* heideggerienne qui transforme le statut même de la corporéité : de trace de la Chute elle devient opératrice du Salut. Cette transformation de la valeur ontologique et symbolique de la corporéité transforme aussi la relation entre la nudité et le vêtement. Dans la mesure où le corps dans lequel Dieu s'incarne est un corps humain, le Christ doit être vêtu, comme le sont les humains. Ainsi Jésus est emmaillotté dès sa naissance, comme le sont (pensait-on) tous les bébés humains, et la seule fois où il se déshabille est à l'occasion du rituel du baptême par Jean le Baptiste. Cela signifie que le Christ prend aussi sur soi le sentiment de honte qui s'attache à la nudité depuis la Chute.

Cependant en tant qu'« agneau sacrificiel » le Christ est appelé à subir l'*extrême* de l'humiliation et de la honte (humaines). C'est l'exposition de la nudité qui constitue la honte extrême pour les hommes. La crucifixion étant à Rome le châtiment le plus humiliant le Christ devait être crucifié. Or, pour ajouter la honte extrême à l'humiliation les crucifiés romains étaient crucifiés nus. Dans les Évangiles on apprend que les soldats romains se partagèrent ses habits et jouèrent sa tunique sans couture aux dés, ce qui semble impliquer qu'il a bien été crucifié nu. Certes, dans pratiquement toutes les représentations artistiques, à quelques exceptions près (dont une crucifixion attribuée à Michel-Ange), le Christ est montré portant un pagne (*perizonium*), donc pas totalement nu. Il n'en reste pas moins que, comme le note Ambrosio, l'hypothèse d'un Jésus nu sur la croix s'accorde parfaitement avec la théologie de la kénose, c'est-à-dire la théologie qui traite des conséquences du fait que Dieu quitte la condition Divine pour devenir homme. Comme la théologie de la kénose affirme la nature radicale du devenir homme de Dieu, la nudité exposée, signe d'infamie suprême, est bien le point extrême de « descente de Dieu dans la condition humaine » (Ambrosio).

Corps de lumière : la nudité de Dieu

La crucifixion est un événement paradoxal. Si elle est le moment du dénuement et de la honte suprême du Christ-Jésus qui se sacrifie, elle est en



Flagellation du Christ de Caravaggio

même temps ce qui libère l'humanité. Or, celui qui libère l'humanité n'est pas le Christ-Jésus mais le Christ-Dieu, celui qui va ressusciter trois jours après la mort de Jésus. C'est là qu'intervient une troisième figure de la nudité, distincte à la fois de la nudité de la honte des hommes et de la nudité du sacrifice du Christ-Jésus. C'est la nudité du Dieu Créateur, la nudité de Dieu comme Verbe (qui crée). En effet, « le Verbe est nu », ou, comme le dit Maître Eckhardt, Dieu est « nu sans voile » (« nudum sine velamine »). Cette nudité sans voile n'est pas la nudité d'un corps au sens propre du terme, car Dieu n'a pas de corps au sens où on peut dire que l'homme a un corps. Dieu est pur être qui n'a besoin de rien. Il en découle que du point de vue théologique ce serait absurde de dire de lui qu'il est vêtu, ou qu'il est non vêtu, donc « nu » au sens humain du terme (même si l'iconographie chrétienne, lorsqu'elle l'anthropomorphise le montre toujours habillé). Tout au plus dira-t-on de lui qu'il *est* (mais non pas qu'il *a* un) « corps de lumière : il est *source* de lumière qui irradie, traverse tout, est en tout. Cette troisième nudité, celle du « corps de lumière » est aussi celle du Christ lors de la Résurrection. En effet, selon les Évangiles, le matin après la Résurrection, lorsqu'on trouve le tombeau vide, on y trouve aussi le linceul mortuaire et le suaire – donc les vêtements de Jésus, abandonnés par le Christ-Dieu, au moment de la Résurrection, donc de sa transfiguration « en corps de lumière » uni au Père.

Ces quelques remarques n'ouvrent qu'une petite fenêtre sur la multiplicité des réflexions engagées par Ambrosio. Mais je ne voudrais pas clore ce compte rendu sans attirer l'attention sur un dernier

point. En lisant le sommaire de l'ouvrage je fus étonné de ne pas y trouver de chapitre consacré à la problématique de l'« Imitatio Christi », qui occupe une place si centrale dans la manière dont l'Église chrétienne a essayé de comprendre le rapport entre le croyant et Dieu. Mais à la lecture de l'ouvrage je me suis rendu compte que cette absence s'explique par le fait que la question de l'*Imitatio* constitue en réalité le fil directeur de tout l'ouvrage. Cela ressort déjà de son sous-titre : « Une spiritualité du dessaisissement ». La réflexion théorique d'Ambrosio est en effet au service d'une méditation sur les voies de la vie spirituelle du croyant. Le dessaisissement est ainsi le premier moment sur le chemin de l'imitation du Christ, le moment dans lequel le croyant se dénué ou se laisse dénuder, le moment où il se dévêt de son soi, avant de « se revêtir du Christ » en le prenant comme modèle à suivre.

Cette méditation autour de l'*Imitatio Christi* est très fine. Si je n'en ai pas tenu compte ici c'est qu'elle s'adresse surtout aux lecteurs croyants. Je me suis limité à l'apport de l'ouvrage à une meilleure compréhension des fondements de l'anthropologie chrétienne, qui reste pour une large part la nôtre, que nous soyons croyants ou non-croyants. Lu dans cette perspective, *Le Christ nu et cru* est une enquête ethnographique éminemment instructive et passionnante pour quiconque se sent interpellé par le caractère si singulier de notre conception de l'homme, lorsqu'on la compare à celles qu'on trouve dans d'autres cultures. Le premier pas sur le chemin de la compréhension de l'altérité ne consiste-il pas à mieux comprendre sa propre identité ? ●



Découvrez chaque vendredi ce qui fait bouger le pays.

Pour 1€ accédez à notre version digitale pendant 1 mois.

Faites le test.

www.land.lu

(+352) 48 57 57 . 1



S

T

|

L

Simply the best

III Cyril B

land

11.07.2025



Quelle expression
étrange, pourtant,
que de vivre « sa
meilleure vie »,
comme si l'on en
avait plusieurs

Sur le chemin du remplacement de nos langues maternelles par le globish universel, fait d'anglais approximatif et d'émojis colorés, certaines notions grammaticales des plus élémentaires semblent s'être perdues. La frontière a disparu entre les adjectifs qualificatifs, comparatifs ou superlatifs. Il ne s'agit plus d'être bon, mais d'être meilleur, voire le meilleur. Dans les années 80, le super avait été remplacé par le top, le méga, puis le giga. Aujourd'hui, dans la vie de

tous les jours comme dans les médias : on est tous bons, mais il y a des meilleurs.

Un bon ami est devenu un « meilleur ami » – ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a qu'un seul – puis « le meilleur ami pour toujours », désigné sous le nom de BFF pour best friend forever, qui peut s'employer même (et surtout) si vous n'avez qu'une expérience limitée de la vie et qu'il est probable que vos BFF s'enchaînent à un rythme qui ferait passer la vie amoureuse de Leonardo Di Caprio pour un modèle de constance.

Le « bon appétit » fait désormais figure d'expression mesquine face à l'inflation promise par « l'excellent appétit ». Et pourquoi pas une « fabuleuse dégustation », un « superbe transit », une « exceptionnelle digestion » ? Espérons simplement éviter la phénoménale addition.

Habitué aux émissions délivrant des titres de meilleur pâtissier ou meilleur forgeron, ainsi qu'aux compétitions mondiales pour déterminer qui saute le plus haut ou court le plus vite, aux classements des meilleurs restaurants du monde (ou du Luxembourg), voire aux sites recensant les meilleures recettes de blanquette au Thermomix, il est toujours étonnant qu'il soit aussi difficile, dans la réalité, de trouver un dermatologue disponible avant 2027, un électricien correct, ou simplement un plombier honnête, compétent, pas trop cher et qui vienne quand la chasse d'eau fuit.

Il faudrait également revoir la phrase de fin des contes pour enfants : « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». On ne comprend pas trop s'ils étaient d'abord heureux, jusqu'à l'irruption de bébés pleurnicheurs et d'ado-

lescents râleurs, ou si la combinaison des deux aspects (bonheur + reproduction de leur patrimoine génétique) constituait la réalisation suprême que pouvaient attendre des héros ayant réchappé à des malédictions, des pommes empoisonnées et autres ogres ou sorcières. On pourrait donc l'actualiser avec une formule plus percutante : « ils vécurent leur meilleure vie ».

Quelle expression étrange, pourtant, que de vivre « sa meilleure vie », comme si l'on en avait plusieurs, tel un chat ou un personnage de jeu vidéo, et qu'on soit en train de battre son record personnel. Bien sûr, cela signifie juste qu'on est en train de passer un bon moment. Oubliez Bouddha, le noble sentier octuple vers le nirvana et les cycles de réincarnation. On peut vivre sa meilleure vie plusieurs fois par mois. Et c'est à chaque fois la meilleure.

En réalité, la notion de vie antérieure a elle aussi été dénaturée et désigne le simple fait d'avoir changé de job ou de conjoint. C'est ainsi que l'on peut dire : « il était vraiment au bout de sa life, il a bien fait de changer de vie » ou, si vous ne voulez pas avouer que vous faites toujours de l'informatique depuis vingt ans : « dans une vie antérieure, j'étais expert en transformation digitale, maintenant je suis data scientist ».

Les différents réseaux sociaux, dont les flux numériques abreuvent continuellement nos cerveaux de vagues successives où l'insondable bêtise n'est concurrencée que par un insubmersible narcissisme, contribuent évidemment au phénomène. Si le jeune pourra être séduit par la figure de l'influenceur qui vit sa best life à Dubaï en vendant des photos de ses pieds (ou d'autres parties de son corps) sur OnlyFans, la définition des « meilleures vies » pour les boomers se trouvera sans doute sur LinkedIn où il s'agira de trouver « très inspirantes » des publications partagées par des collègues « enthousiastes », vraiment excités par leur « dream job », qui leur fait bénéficier de plein « d'opportunités incroyables ». Etonnant de constater quelques mois plus tard que ces mêmes personnes ont décidé de « se consacrer à de nouveaux défis » (comprendre, faire des présentations PowerPoint pour un autre employeur).

Face à une telle déferlante, il ne reste qu'à nous souhaiter de merveilleuses vacances, pleines de moments extraordinaires sous une météo prodigieuse... ●

DAS GETRÄNK

Geröstet

„Sein Kaffee war perfekt – er hat eine fruchtige, pfirsichartige Note zur Geltung gebracht“, kommentiert der Kaffeeröster Damien Sosson. Er spricht über



die Kaffeezubereitung des Winners des ersten Aeropress-Wettbewerbs. Dieser fand am Samstag in Bonneweg statt und wurde von Tiago Ferreira, dem Betreiber der beiden Café-Bars Intenso, initiiert. Der Gewinner, den man Fred aus Lüttich nennt, ist übrigens kein professioneller Barista, sondern das, was man in der Szene einen Home Barista nennt. Ziel der Veranstaltung war es, Menschen aus der Specialty-Coffee-Szene zusammenzubringen, wie Damien Sosson erklärt: „Wir haben eine Leidenschaft für Aromen und wollen

voneinander lernen. Natürlich müssen wir auch Geld verdienen, um zu leben, aber wir pflegen kein Konkurrenzdenken.“ Der Belgier hat gemeinsam mit vier weiteren Personen vor 18 Monaten auf Belval die Rösterei und Café-Bar Jolt gegründet. Dort – sowie im Green Coffee in Arlon – werden ausschließlich Bohnen verwendet, die von Jolt geröstet wurden. Charakteristisch für Specialty Coffee ist, dass die Preise nicht vom Markt, sondern von den Produzenten selbst bestimmt werden. Die Zusammenarbeit erfolgt überwiegend mit

kleinen Kaffeebauern, die nach ökologischen Standards arbeiten. Der Kaffee, den Sosson für den Wettbewerb am Samstag geröstet hat, weist eine blumig-fruchtige Note auf. „Einen guten Barista erkennt man daran, dass er diese Note – ob nussig, schokoladig oder süßlich – in all ihrer Feinheit zum Ausdruck bringen kann“, so Sosson. Neben ihm saßen in der Jury: Kelsey Todter (Café Florence), Junn Loh (Curious Buds) und der Luxemburger Ken Braz, der in Berlin die Rösterei August63 betreibt. Kelsey Todter wurde einst von Sosson in der Rösterei Knopes

ausgebildet, bevor sie sich selbstständig machte. Nun hat sich auch der Belgier nach 15 Jahren von seinem früheren Arbeitgeber gelöst. Er sieht sich allerdings nicht in direkter Konkurrenz zu Knopes: „Das Angebot an Specialty Coffee deckt die Nachfrage bei Weitem nicht.“ Und führt aus: „Die Jugend trinkt weniger Alkohol, dafür aber vermutlich mehr Qualitätskaffee.“ Für nächstes Jahr ist bereits ein weiterer Aeropress-Wettbewerb geplant. Zudem könne man sich vorstellen, künftig eine Art Symposium zu organisieren, bei dem man nicht nur Kaffee

verkosten, sondern auch Fachkonferenzen besuchen kann. Am Samstag belegte Sarah von Black Notes Esch den zweiten Platz, während Damien Oliveira von der Rösterei Wide Awake den dritten Rang erreichte. Der Gewinner Fred fliegt im Dezember zur Weltmeisterschaft nach Seoul. SM

PRINTED IN
LUXEMBOURG